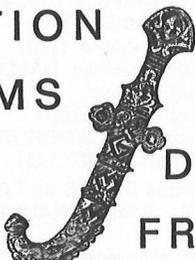


# LA KOUUMIA

BULLETIN DE LIAISON

ASSOCIATION DES ANCIENS  
DES GOUMS MAROCAINS  
ET DES A.I.  
EN FRANCE



Reconnue d'utilité publique - Décret du 25 février 1958 - « J.O. » du 1<sup>er</sup> mars 1958

14, rue de Clichy, 75009 PARIS — Tél. : 874-52-93

N° Commission paritaire : 296-D-73 du 15-5-1972 — Routage 206

# COMITÉ DIRECTEUR DE LA KOUMIA

## FONDATEURS

Général LAHURE (+), Léonard GARRY (+), Pierre DURAND (+)

## PRÉSIDENTS D'HONNEUR

Général d'Armée A. GUILLAUME (+), généraux GAUTIER (+) (4° G.T.M.), LEBLANC (1° G.T.M.), BOYER de LATOUR (+) (2° G.T.M.), MASSIET du BIEST (+) (3° G.T.M.), PARLANGE (+) (4° G.T.M.), de SAINT-BON (+) (3° G.T.M.), TURNIER (2° G.T.M.), SORE (+) (G.T.M.-E.O.), colonel FLYE-SAINTE-MARIE (+), colonel LUCASSEAU

## VICE-PRÉSIDENTS D'HONNEUR

Michel BOUIS (+), Georges CROCHARD (+), général MELLIER (+), André MARDINI

## SECRÉTAIRES GÉNÉRAUX D'HONNEUR

Jacques OXENAAR (+), colonel Jérôme de GANAY, colonel Guy de MAREUIL  
Col. Georges GAUTIER (+)

## CONSEIL D'ADMINISTRATION

a) **Membres** : MM. le général André FEAUGAS, Georges BOYER de LATOUR, Mme BRAULT-CHANOINE, MM. Gérard de CHAUNAC-LANZAC, Marcel FAYE, Jérôme de GANAY, Mme GARRET, MM. Yves HUCHARD, Michel LÉONET, Paul LUCASSEAU, Léon MERCHEZ, Henry MULLER, André NOEL, André PASQUIER, André PICARDAT, M<sup>e</sup> Pierre REVEILLAUD, Jean de ROQUETTE-BUISSON, Yves SALKIN, Clément TROUILLARD, Jean WARTEL.

## BUREAU

Président :	Général André FEAUGAS	(57) 40-40-02
Vice-président :	André NOEL	(1) 704-99-20
Secrétaire général :	Jean de ROQUETTE-BUISSON	(1) 763-36-65
Conseiller administratif :	Yves HUCHARD	(1) 553-06-49
Trésorier :	Henry MULLER	(1) 847-11-42
Trésorier adjoint :	Capitaine Léon MERCHEZ	(1) 228-31-02

## SECTIONS

b) **Membres de droit** : MM. les présidents des sections de :

Alsace-Moselle-F.F.A. :	Roger DUMONT	Tél. : (88) 69-62-41
Aquitaine :	Commandant SERVOIN	Tél. : (56) 80-47-44
Corse :	Xavier COLONNA	Tél. : (95) 65-01-64
Languedoc :	Commandant Pierre BRASSENS	T. : (61) 62-82-28
Marseille :	Commandant FILHOL	Tél. : (75) 01-35-26
Nice-Côte d'Azur :	Colonel Georges BERARD	Tél. : (93) 81-43-78
Ouest :	Colonel GUIGNOT	Tél. : (33) 50-01-51
Paris :	Lt-colonel André NIED	Tél. : (3) 950-80-33
Pays de Loire :	Chef de bataillon DALLONEAU	T. : (47) 95-92-50
Pyrénées :	Colonel JENNY	Tél. : (59) 02-36-41
Rhône-Alpes :	Colonel MAGNENOT	Tél. : (74) 84-94-95
Roussillon - Bas Languedoc :	Commandant CAMRRUBI	Tél. : (68) 50-21-77
Vosges :	Lt-colonel J. VIEILLOT	Tél. : (29) 36-76-57

**Association des Descendants** : Cdt Georges BOYER de LATOUR. Tél. : (90) 53-63-50

**Commission financière** : André NOEL, Mme BRAULT-CHANOINE, Gérard de CHAUNAC-LANZAC.

**Comité de direction et de contrôle de Montsoreau** : Commandant DALLONEAU, Capitaine de LOUVIGNY, Commandant PASQUIER.

**Entraide** : Mme BRAULT-CHANOINE.

**Porte-fanion** : Marcel FAYE.

**Porte-fanion suppléant** : Georges CUBISOL .

**Secrétariat** : 14, rue de Clichy, 75009 Paris. Tél. (1) 874-52-93 - C.C.P. Paris 8813-50V

**Cotisation annuelle** : 80 F (dont service du bulletin : 60 F) en 1983.

Pour les membres à vie et les « Amis des Goums », le montant de l'abonnement au service du bulletin est fixé à 70 F.

Pour tout changement d'adresse envoyer 3 F en timbres-poste.

**Permanence** : Mercredi et vendredi, de 15 heures à 18 heures.

**Réunion amicale mensuelle** : Le troisième mardi de chaque mois, de 18 à 20 h. au siège : 14, rue de Clichy, 75009 Paris. - Métro : Trinité - Estienne-d'Orves.

**Correspondance** : pour éviter tout retard, la correspondance doit être adressée impersonnellement à M. le Secrétaire général de la Koumia, 14, rue de Clichy, 75009 PARIS.

Prière de ne traiter qu'une seule question par correspondance. (Les correspondances différentes pouvant, naturellement, être insérées dans une seule et même enveloppe.)

SOMMAIRE

40	— La retraite (poème)	docteur Henri Dupuch	
41	— Dernières nouvelles sur le procès de pacification du père Charles de Foucauld		
	AVIS DIVERS		
12	— Le Bivouac amical de collectionneurs de figurines militaires		3
43	— Réponses aux avis de recherche		
	CONSEIL D'ADMINISTRATION DU 18 OCTOBRE 1983 A PARIS		
43	— Vente de chemise des « Fatales des Indes »		4
	VIE DES SECTIONS		
	— Recherche de secrétaires		
	— Ouest		5
	— Paris		5
44	— Rhône-Alpes		6
44	— Dépense de l'ancien hôpital pour les pensionnés de guerre		
	MONTMOREAU		
45	— Mécanisation des pensions		6
	— Question de la gratuité de transport des veuves de guerre sur le réseau ferré italien		
	CARNET		
47	— Avantages tarifaires R.A.T.P. - S.N.C.F.		7
	IN MEMORIAM		
	— Lieutenant-colonel Jean Egloff		8
	— Capitaine Guy Ocamica		9
	— Capitaine Maurice Vitu		10
	ARTICLES DIVERS		
	— Les goums marocains dans la campagne de Tunisie (décembre 1942 - mai 1943)	colonel Jean Saulay	11
	— La mort du 10° goum marocain à Nghia Lo (l'acheminement du Rapport-Bambou)	colonel Jean Saulay	14
	— Histoires du Maroc, de la légende à la réalité	Paul Boudon	16
	— Le maréchal Lyautey (exposé fait à l'Ecole navale)		
	enseigne de vaisseau Bertrand de Lignières		17
	— Fez, symbole du génie créateur	extrait du « Courrier de l'Unesco »	22
	— Au service du Maroc, souvenirs d'un médecin 1942-1958 (suite)		
	docteur Henri Dupuch		23
	— En terre sainte, du Sinaï au Golan	général André Feaugas	31
	— Humour et poésie, souvenirs de Corse (1943-1944)		
	colonel Guy de Mareuil		39

- Le retraité (poème) docteur Henri Dupuch 40
- Dernières nouvelles sur le procès de béatification du père Charles de Foucauld 41

### AVIS DIVERS

- Le Bivouac, amicale de collectionneurs de figurines historiques 42
- Réponses aux avis de recherche... 43
- Vente de charité des « Parents des tués » 43
- Recherche de secrétaire 2, 43

### LOIS ET DÉCRETS

- Références de textes parus au « J.O. » de janvier à juillet 1983 44
- Dispense de forfait hospitalier pour les pensionnés de guerre 44
- Mensualisation des pensions 45
- Question de la gratuité de transport des veuves de guerre sur le réseau ferré italien 46
- Avantages tarifaires R.A.T.P. - S.N.C.F. 47

### ANNUAIRE KOU M I A

- Additif, rectificatif et changements d'adresses n° 9 (hors pagination)

### RECHERCHE DE SECRÉTAIRE

Le secrétariat général de la Koumia recherche dès maintenant, si possible dans les familles de ses membres ou celles des descendants, une secrétaire-dactylographe à temps partiel — en principe deux demi-journées par semaine. Une connaissance de base de l'armée et du Maroc est souhaitable. Pour tous renseignements, prière de s'adresser au siège, 14, rue de Clichy, Paris-9<sup>e</sup>, le mardi ou le vendredi de 15 heures à 18 heures. Tél. : 874-52-93.

## LE MOT DU PRÉSIDENT

Les vacances estivales sont maintenant terminées pour tous. Elles ont été l'occasion pour certains de retrouvailles, pour d'autres de nouveaux contacts qui devraient être profitables à notre association.

Au cours de diverses réunions (Bretagne, Montsoreau, Marseille) des Marocains ont été invités à partager avec nous « le pain et le sel ». C'est un début dans la voie que nous avons décidé ensemble de suivre. Je souhaite vivement que ces invitations se généralisent. Nous allons d'ailleurs étudier la possibilité d'inviter quelques-uns de nos anciens goumiers à venir du Maroc se joindre à nous lors de manifestations patriotiques telles que la célébration du 8-Mai à la Croix des Moinats, ou l'inauguration au printemps prochain à Gap du quartier du 4<sup>e</sup> régiment de Chasseurs qui, à la demande de son colonel, gendre de notre regretté secrétaire général, vient d'être officiellement dénommé : « Quartier général d'armée Augustin-Guillaume ». Enfin, nous préparons un numéro spécial de la Koumia sur notre ancien « patron » dans lequel nous souhaitons faire revivre par des témoins les principales étapes de sa brillante carrière « d'homme de guerre ». Que celles et ceux qui désireraient participer à l'élaboration de ce numéro par l'évocation de souvenirs personnels sur le général Guillaume veuillent bien adresser le récit de ceux-ci dès que possible directement au secrétariat.

Après le récent renouvellement de son conseil d'administration et de son bureau, notre association se doit, durant les derniers mois de 1983, de témoigner dans tous les domaines d'un dynamisme accru afin de ne pas faillir à sa devise : Zidou l'Gouddam. Que chacun de vous nous apporte une adhésion nouvelle !

Général FEAUGAS.



BULLETIN D'INSCRIPTION AU DINER DU MARDI 18 OCTOBRE 1983  
A PARTIR DE 18 H 15  
Cercle Napoléon, 1, place Baudoyer, Paris-8<sup>e</sup>  
M. - Mme - Mlle .....  
Adresse .....  
participe au dîner accompagné(e) par .....  
Cet joint se participation, soit 150 F x .....  
(Bulletin à détacher et à retourner au secrétariat général de la Koumia - à l'attention du trésorier - accompagné du chèque ou virement C.C.P. correspondant, pour le 10 octobre, terme de retour.)  
A .....  
(Signature)  
Aucune inscription ne pourra être acceptée après le 10 octobre

LE MOT DU PRÉSIDENT

Les vacances estivales sont maintenant terminées pour tous. Elles ont été l'occasion pour certains de retrouvailles, pour d'autres de nouveaux contacts. Notre association...

PROCHAINE RÉUNION DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Le conseil d'administration d'automne de la Koumia se réunira le mardi 18 octobre à 17 heures au cercle Napoléon, 1, place Baudoyer, Paris-4<sup>e</sup> (métro Hôtel-de-Ville).

Le conseil d'administration d'automne de la Koumia se réunira le mardi 18 octobre à 17 heures au cercle Napoléon, 1, place Baudoyer, Paris-4<sup>e</sup> (métro Hôtel-de-Ville).

- Son ordre du jour est le suivant :
- compte rendu de l'assemblée générale du 4 juin 1983 ;
- attribution de bourses et aides financières pour 1984 ;
- état d'avancement des projets : histoire des Goums, cassette-magnétophone, voyage au Maroc, éventualité de réunions périodiques à la Croix des Moinats, cérémonie à Guillestre au printemps 1984 ;
- préparation de l'assemblée générale 1984 ;
- vie de l'association ;
- fondation Koumia-Montsoreau ;
- questions diverses.

La réunion débutera à 17 heures.

Elle sera suivie à 19 h 15 d'un apéritif et, à 20 heures, du traditionnel dîner, auquel il vous est demandé de vous faire inscrire le plus tôt que vous le pourrez et, au plus tard, le lundi 10 octobre 1983, en utilisant le bulletin ci-après.

**BULLETIN D'INSCRIPTION AU DINER DU MARDI 18 OCTOBRE 1983**  
**A PARTIR DE 19 H 15**  
**Cercle Napoléon, 1, place Baudoyer, Paris-4<sup>e</sup>**

M. - Mme - Mlle .....  
 Adresse .....  
 participera au dîner, accompagné(e) de ..... personnes.  
 Ci-joint sa participation, soit 130 F x ..... = .....

(Bulletin à détacher et à retourner au secrétariat général de la Koumia — à l'attention du trésorier — accompagné du chèque ou virement C.C.P. correspondant, pour le 10 octobre, terme de rigueur).

A ..... le ..... 1983.

(Signature)

Aucune inscription ne pourra être acceptée après le 10 octobre.

## VIE DES SECTIONS

### Ouest

La réunion annuelle de la section ouest de La Koumia aura lieu le samedi 1<sup>er</sup> octobre 1983 dans la région de Granville (Manche).

#### Programme de la journée

10 h 30 - 11 heures. — Rassemblement des participants et retrouvailles à la porterie de l'abbaye de La Lucerne, située à 12 kilomètres environ au Sud-Sud-Est de Granville. On y accède au départ de Saint-Pierre-Langers, sur la route de Granville à Avranches (D. 973). L'itinéraire est très bien fléché à partir de Villedieu-les-Poêles, Granville et Avranches. Il s'agit d'une très belle abbaye romane dont M. l'abbé Lalégard qui veut bien nous accueillir, a entrepris la restauration depuis plus de trente ans.

11 heures. — Messe à la mémoire de nos morts et plus particulièrement du général d'armée Guillaume et du colonel Georges Gautier. Elle sera célébrée dans l'abbatiale dont le chœur est restauré. Au cours de l'office, l'orgue du 18<sup>e</sup> siècle qui vient d'être rénové se fera entendre.

11 h 45 - 12 h 30. — Séance de travail dans une salle conventuelle. Pendant ce temps, nos épouses visiteront l'abbaye.

13 heures. — A Granville, caserne du Roc, tenue par le 1<sup>er</sup> R.I.Ma. dans le cadre prestigieux du bâtiment Zurich-Bazeilles (du milieu du 18<sup>e</sup> siècle), repas en commun au mess de garnison.

A l'issue du repas (si le temps le permet), visite de la haute ville et des ports.

Le colonel André GUIGNOT,  
président de la section Ouest,

### Paris

La section était représentée aux dernières manifestations patriotiques à Paris. Ainsi, autour de notre président, le 11 mai pour le ravivage de la Flamme sous l'Arc de Triomphe, nous avons noté la présence de Faye, portant le drapeau ; de Mme Brault, Mme et Mlle Rault, MM. Huchard, Mardini, Merchez, Meric de Bellefon (de Reims), Muller, Nied, Noël, Rault, Réveillaud, de Roquette-Buisson, Sabatier et R. Vaillant.

De même, alors que notre président, le général Feugas, représentait notre association le 14 juin dernier pour l'inauguration du monument élevé à la gloire du maréchal Juin, nous avons noté avec plaisir la présence de nombreux anciens goumiers : Mme la générale Guillaume, Mmes Brault et Picardat, le drapeau porté par Faye, MM. Causse, G. Charpentier (de la Vienne), Decaudin, Dumont (de Strasbourg), N. Ferrier, de Ganay, Huchard, Jenny (des Pyrénées), de Mareuil, Merchez, Mikcha, de Monts de Savasse, Muller, Nied, Pasquier, Picardat, Rault, de Roquette-Buisson, Réveillaud, Sabatier, Trouillard. Nos « Descendants » Adam et Villerbu avaient tenu à être aussi parmi nous. Après la cérémonie, une vingtaine de ces personnes se retrouvèrent autour du président au Fedala, rue Montmartre, pour y déguster un vrai couscous marocain, grâce au flair gastronomique de l'ami Huchard.

Le 28 août, en la cathédrale Notre-Dame de Paris, Mme la maréchale Leclerc de Hauteclouque et les anciens de la 2<sup>e</sup> D.B. ont fait célébrer une messe solennelle à la mémoire de ceux qui sont tombés pour la libération de la capitale. Notre président, empêché, s'était fait représenter par le trésorier Muller et Mme Muller.

Nous prions les amis qui auraient assisté à l'une ou l'autre de ces cérémonies et que nous n'aurions point cités, de bien vouloir nous en excuser car il est difficile de voir tout le monde en ces occasions.

Henry MULLER.

## Rhône-Alpes

Auberives, le 24 août 1983.

Le déjeuner de rentrée a fait l'objet de la lettre circulaire du 12 août adressée aux 140 membres de la section dont les descendants. Au 24 août, 9 enveloppes ont déjà été retournées avec la mention : « N'habite plus à l'adresse indiquée ».

Par l'intermédiaire du bulletin de la Koumia, il apparaît bon de battre le rappel, en demandant aux membres de la section de bien vouloir faire connaître leur nouvelle adresse.

Le déjeuner de rentrée est donc fixé au dimanche 9 octobre à l'hôtel du Lac à Lépin-le-Lac, au bord du lac d'Aiguebelette. Accès par l'autoroute A 43 Lyon-Chambéry, sortie : Lac d'Aiguebelette.

Menu, vins, café : 105 F.T.T.C. Accueil à partir de 11 h 30.

A prévoir : projection diapos du voyage au Maroc de mai dernier et photos ; tombolas ; détente au bord du lac.

A ce déjeuner de rentrée 1983, sont conviés tous ceux de la Koumia et amis de la section Rhône-Alpes : Lyonnais, Savoyards, l'Isère, l'Aain ; ceux plus éloignés des départements limitrophes : Saône-et-Loire, Allier, Puy-de-Dôme, etc., nos descendants y sont particulièrement conviés.

Pour les retardataires, compte tenu du temps imparti, leur adhésion pourra être transmise, par téléphone, le cas échéant, jusqu'au 6 octobre inclus : (74) 84-94-95.

Depuis le dernier compte rendu, les permanences mensuelles se sont maintenues, sauf en juillet et en août, avec la participation habituelle.

La Koumia était représentée aux différentes cérémonies lyonnaises, 8-Mai, 14-Juillet, notre ami Mazin portant haut et fier le fanion de la section.

J. MAGNENOT.

Le colonel André GUIGNOT,  
président de la section Ouest.

## MONTMOREAU

### Musée des Goums

La signalisation supplémentaire, réalisée par les travaux publics de Saumur, indiquant la direction du Musée des Goums dans le centre de Montsoreau, signalisation annoncée comme imminente dans le rapport du commandant Pasquier à l'assemblée générale du 4 juin (bulletin 89, page 16), a effectivement été mise en place au moment même du dernier congrès.

**Don reçu de M. Jacques Gérardin**, ami des Goums, de Tanger auteur de récits de voyages au Sarhro parus dans plusieurs de nos bulletins : deux très belles photographies en couleur, format 18 x 24, représentant le Bou Gafer et le rocher dénommé « La Chapelle », accompagnées d'un plan manuscrit. Ces documents exceptionnels sont exposés dans la vitrine Bournazel, au 2<sup>e</sup> étage du musée.

Précision apportée à la liste des dons publiée dans le n° 89, page 41 : le drapeau des Amitiés africaines, don de Mme Le Page, est celui de la section de Lyon.

# CARNET

## NAISSANCES

Nous avons la joie d'annoncer la naissance de :

- Clémence, au foyer d'Isabelle et d'Erik Pfirmann, petite-fille du capitaine Claude Pfirmann.

Aux parents et aux grands-parents, la Koumia et l'association des Descendants adressent leurs chaleureuses félicitations.

## MARIAGES

- Laurence de Lestang de Ringère, fille du lieutenant-colonel et de Mme (D) de Lestang de Ringère, petite-fille du général Feaugas, notre président, avec l'aspirant-médecin de l'école de Santé navale Franck-Ducouso, le samedi 27 août en l'église de Pessac-sur-Dordogne, Gironde.

- Jeannick Delafon, fille du lieutenant-colonel et de Mme Guy Delafon, avec M. Cyril de Tonnac-Villeneuve, le samedi 10 septembre en l'église de Puyricard, Bouches-du-Rhône.

La Koumia et l'association des Descendants adressent leurs chaleureuses félicitations aux parents et leurs meilleurs vœux de bonheur aux jeunes époux.

## DÉCÈS

- Adjudant-chef André Henryon, le 24 mai à Longwy, Meurthe-et-Moselle.
- Général Jean Lacomme, le 25 juin, à Paris.
- Capitaine Maurice Vitu, obsèques le 30 juin à Goult, par Gordes, Vaucluse.
- Chef de bataillon Henry Demain, le 26 juillet à Grasse, Alpes-Maritimes.
- Adjudant-chef Henri Lucas, le 26 juillet au Tréport, Seine-Maritime.
- Lieutenant-colonel Daniel Lanibois, le 6 août à Nice.
- Lieutenant Bolorinos, au début du mois d'août.
- Adjudant-chef Honoré Salaün, à Hyères.

Aux familles en deuil, la Koumia et l'association des Descendants adressent leurs affectueuses condoléances et les assurent de la fidèle amitié de tous leurs membres.

## PROMOTIONS ET DISTINCTIONS

Ont été, dans l'Ordre national de la Légion d'honneur :

- promu commandeur, le général Jacques Granger (D), fils du général Pierre Granger et petit-fils du général d'armée Giraud ;
- nommé chevalier, l'adjudant-chef Max Soubrié, du 1<sup>er</sup> G.T.M., qui a été décoré par le général Feaugas dans la cour du château de Montsoreau, à l'issue de l'assemblée générale du 4 juin.

Est admis à l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr, en octobre :

- Frédéric Teyssedou, petit-fils du colonel Jean Saulay.
- Le docteur Henry Dupuch a reçu, le 23 avril à Pau, le grand prix régionaliste du concours de la Renaissance-Aquitaine pour sa pièce en trois actes en vers sur la vie d'Henri IV, « Le Béarnais ».

La Koumia et l'association des Descendants leur adressent leurs chaleureuses félicitations.

CARNET

## IN MEMORIAM

## Lieutenant-colonel Jean Egloff

L'ancien commandant du 17<sup>e</sup> tabor marocain en Extrême-Orient vient ici saluer le commandant du 14<sup>e</sup> goum marocain, Jean Egloff, qui nous a quittés le 3 avril 1983, après une longue et implacable maladie, supportée avec autant de courage que de lucidité, à l'hôpital militaire Begin.

Né le 28 septembre 1912 à Audincourt, dans le Doubs, Jean Egloff entre à l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr avec la promotion « Roi-Alexandre », 1934-1936.

Après un court passage à la Légion étrangère en Algérie, il est attiré par le service des Affaires indigènes du Maroc. Adjoint stagiaire à la circonscription de Goulimine, il suit le cours des A.I. de 1942 à Rabat. Nommé chef du poste de Bou Arfa, à sa sortie du cours, il prend à Timhadit en mars 1943 le commandement du 69<sup>e</sup> goum chérifien, qui va entrer dans la composition du 16<sup>e</sup> tabor à Taforalt en octobre de la même année.

Ce tabor est envoyé en août 1944 en renfort en Corse, où il est dissous, ses effectifs étant répartis entre les trois tabors du 1<sup>er</sup> G.T.M. pour combler les vides qui sont le prix de la victoire après la campagne d'Italie.

Le lieutenant Egloff est alors nommé chef de la section d'engins du 2<sup>e</sup> tabor, avec lequel il participe au débarquement de Provence, à Sainte-Maxime, le 18 août 1944.

Il effectue toute la campagne de libération dans les rangs du 1<sup>er</sup> G.T.M., et la termine avec le grade de capitaine au commandement du 51<sup>e</sup> goum, 2<sup>e</sup> tabor, qu'il ramène au Maroc. Il est titulaire d'une citation à l'ordre de l'armée et de deux citations à l'ordre du corps d'armée.

A la dissolution du 1<sup>er</sup> G.T.M., il est affecté au bureau du cercle de Guercif, avant de prendre le commandement de l'annexe de Tahar Souq.

En 1930, il rejoint à Sefrou le 17<sup>e</sup> tabor, en instance de départ en renfort pour l'Indochine après les revers subis par le G.T.M.E.O. sur la R.C. 4. Il prend le commandement du 14<sup>e</sup> goum qu'il conservera pendant toute la durée du séjour du tabor en Extrême-Orient. Ces deux années furent marquées pour le 14<sup>e</sup> goum, engagé avec le 17<sup>e</sup> tabor dans la guerre de jungle en Haute Région, à la frontière de Chine, en octobre 1951 au col de Yang Ma, en octobre 1952 dans la région de Quinh Nhai sur la Rivière Noire, par deux combats meurtriers contre un ennemi de beaucoup supérieur en nombre et fanatisé, au cours desquels l'unité vole en éclats, subissant des pertes sérieuses.

De retour au Maroc, le capitaine Egloff est affecté au bureau du cercle de Quarzazate, sous les ordres du colonel Tivolle, alors que je commande le cercle voisin du Dadès-Todrha à Boumalne.

En août 1956, il quitte le service des Affaires indigènes et est affecté au 9<sup>e</sup> R.T.M. au camp de Souge, en Gironde, où il est promu chef de bataillon.

Il participe ensuite à la guerre d'Algérie à l'état-major de la subdivision de Mostaganem et termine sa carrière à l'Organisme de liaison des forces françaises d'Allemagne à Bad Godesberg : il demande à bénéficier de la loi de dégageant des cadres de décembre 1963 et est rayé des cadres de l'armée active en septembre 1964.

Il se retire alors en Espagne, dans la région d'Alicante, où il se plaît au milieu de la colonie française de réfugiés d'Algérie qui se sont installés sur la côte. Il y reste jusqu'à l'apparition des premiers symptômes du mal qui devait l'emporter. Il revient alors en France et se fixe à Cérêt, où il est inhumé.

Promu lieutenant-colonel au titre des réserves, titulaire de cinq citations, Jean Egloff était officier de la Légion d'honneur.

Il a rejoint maintenant les sous-officiers et les goumiers tombés autour de lui dans cette Haute Région du Tonkin, où les tabors ont tant peiné, et tant souffert. Qu'il repose en paix... Et que Mme Egloff et ses enfants soient assurés que la Koumia gardera la mémoire de ce goumier, de ce bon soldat de l'Armée d'Afrique.

Revel, Juillet 1983.

Jean SAULAY.

## Capitaine Guy Ocamica

Un dimanche de novembre dernier, la « fine équipe » de quelques fidèles de la Koumia avait le plaisir de se retrouver chez notre ami le colonel Brian à Nîmes. La bonne humeur habituelle et l'entrain traditionnel étaient au rendez-vous. Ce fut une belle journée où la joie se lisait dans les yeux de tous, toujours heureux de se réunir.

Et pourtant...

Mme Ocamica savait que son mari, le capitaine Ocamica, était condamné à très brève échéance !

L'élégance du cavalier, la rigidité du légionnaire et le panache du goumier ne l'avaient pas quitté ce jour-là et il paraissait en pleine forme.

Maguy, comme nous aimons l'appeler affectueusement, savait, et n'avait pas voulu assombrir cette journée qui devait être la dernière avec nous tous. Quel courage ! Et quelle force de caractère ! Un courage qui ne la quittera pas tout au long de la terrible maladie de son mari qui s'éteindra dans d'atroces souffrances dans la nuit du 20 au 21 avril.

Quel courage aussi que celui d'Ocamica qui, jusqu'à la veille de sa mort, a lutté comme il avait lutté toute sa vie. Persuadé qu'il était de vaincre, sa confiance ne l'a jamais quitté et pourtant il a été vaincu... à cinquante ans. Tous ses amis n'arrivent pas, encore aujourd'hui, à réaliser qu'il ait pu être enlevé aussi prématurément.

Fidèle à son métier qui fut pour lui un sacerdoce, il était, aussi, fidèle à la Koumia depuis son départ à la retraite en 1980.

Militaire à dix-neuf ans, il avait été profondément marqué par ce métier, il en avait gardé l'esprit, l'élégance et la prestance et, même devenu civil, dès le premier contact on reconnaissait en lui l'ancien officier. Il fit ses premières armes aux Goums, au 5<sup>e</sup> G.C.A.T. à Azilal où il s'engagea après avoir fait son service militaire au 12<sup>e</sup> régiment de Chasseurs. Après avoir participé au maintien de l'ordre en Algérie avec le 8<sup>e</sup> tabor, il est affecté aux goums tunisiens où il servira pendant deux ans au G.S.S.T. avant de revenir dans le Sud algérien avec le G.S.M. Il y retrouvera des anciens des Goums et des A.I., en particulier Loyer, aujourd'hui décédé, comme commandant du 1<sup>er</sup> G.S.M. et plusieurs officiers d'A.I. du Maroc ayant des commandements dans la zone opérationnelle du 1<sup>er</sup> G.S.M.

Ayant gravi tous les échelons de sous-officier, il est promu sous-lieutenant en 1970 et rejoint, après sa sortie de Saumur, le 1<sup>er</sup> R.E.C. à Orange. Il ne quittera plus désormais la Légion étrangère et, après un séjour de trois ans à Djibouti, il prendra sa retraite à Orange le 1<sup>er</sup> février 1980.

Il était titulaire de la médaille militaire, de la Légion d'honneur et de la croix de guerre avec quatre citations.

Ses grandes qualités lui ont valu une profonde estime partout où il est passé et il nous quitte en laissant derrière lui deux grandes familles : la Légion étrangère et la Koumia.

Maguy et ses enfants savent qu'ils trouveront toujours, chez l'une comme chez l'autre, le réconfort dont ils auront souvent besoin.

C'est le 23 avril que la Légion, la Koumia et ses nombreux amis l'ont accompagné au petit cimetière de Roquevaires près d'Aubagne. Obsèques émouvantes s'il en fut ! Les plus hautes autorités de la Légion étaient présentes : la comtesse du Luart, marraine de la Légion, le général Coullon, commandant le groupement de la Légion étrangère, le général Lorrho, ancien commandant du 1<sup>er</sup> R.E.C., le colonel Le Corr, commandant la 3<sup>e</sup> demi-brigade de Légion, le colonel Villerouge, d'Aubagne, le colonel de La Presle, commandant le 1<sup>er</sup> R.E.C., tous les officiers du 1<sup>er</sup> R.E.C. et, naturellement, une importante délégation de la Koumia-Marseille, avec, à sa tête, le président Filhol.

Mon cher Ocamica, c'est le cœur gonflé de tristesse que nous avons gravi derrière vous les terrasses de ce petit cimetière pour vous accompagner et, c'est bouleversés d'émotion que nous avons suivi du regard votre fils Stan..., quittant en larmes votre tombeau, votre képi à la main !

Que Dieu lui permette, puisqu'il en a le désir, de devenir un aussi bel officier que vous !

Raymond FILHOL.

## Capitaine Maurice Vitu

Le capitaine Maurice Vitu, qui vient de mourir le 30 juin dernier, à Goult (Vaucluse), est né à Paris le 15 juin 1907 de parents originaires de Loire-Atlantique.

Appelé avec sa classe en 1927, il est incorporé au 1<sup>er</sup> Zouaves, à Casablanca, le 1<sup>er</sup> décembre 1927. A l'issue de son service, il se rengage au titre du 67<sup>e</sup> R.T.M. Il est nommé sergent le 2 septembre 1929 et est détaché à l'encadrement du 4<sup>e</sup> goum. Admis dans le corps des sous-officiers de carrière, il est nommé sergent-chef le 1<sup>er</sup> juin 1932 et continue à servir au 4<sup>e</sup> goum jusqu'en 1938 où, promu adjudant, il est affecté au 52<sup>e</sup> goum, puis au 152<sup>e</sup> goum de marche le 1<sup>er</sup> septembre 1939. Le 1<sup>er</sup> juin 1940, il est nommé adjudant-chef. Il participera alors, avec tous ses camarades goumiers, à la préparation des goums à reprendre le combat et sera embarqué, à Mers El-Kébir, le 26 novembre 1943 pour débarquer à Naples le 30 novembre 1943 et prendre part à la campagne d'Italie, pendant laquelle il est nommé sous-lieutenant le 25 décembre 1943.

Rapatrié au Maroc, avec son goum, en septembre 1944, il est ensuite affecté au 78<sup>e</sup> goum à Sefrou. Maintenu au 8<sup>e</sup> tabor, comme chef de section d'engins au G.C.E., il est envoyé en France, en mars 1945 et pénètre en Allemagne le 10 avril 1945. Il est nommé lieutenant le 1<sup>er</sup> octobre 1945.

Le 16 février 1946, il reçoit le commandement du 78<sup>e</sup> goum avec lequel il rejoint le Maroc, à Mechra-Bel-Ksiri, en mars. Il restera à la tête du 78<sup>e</sup> goum jusqu'au 15 mai 1947. Il quitte alors le Maroc pour prendre le commandement de la 335<sup>e</sup> compagnie de tirailleurs marocains à Hornaing (Nord), puis est nommé capitaine le 30 novembre 1947.

Vitu se fait alors dégager des cadres et rejoint le Maroc où, jusqu'à l'Indépendance il exercera une activité civile. Il vient ensuite se retirer dans la Vaucluse où il retrouve un de ses vieux camarades du Maroc, le capitaine Gilles.

Il était chevalier de la Légion d'honneur, médaillé militaire, titulaire de la croix de guerre des T.O.E. (avec deux citations) et de la croix de guerre 1939-1945 (avec trois citations). Il était, enfin, officier du Ouissam Alaouite.

Raymond FILHOL.

Mais le courage allait compenser les insuffisances de l'armement et du matériel. Le Détachement d'armes françaises, aux ordres du général Juin, se composait de troupes de Tunisie, aux ordres du général Barré, de la division de Constantine et de tout le XIX<sup>e</sup> corps, aux ordres du général Koeltz, de la division de marche des troupes du Maroc, aux ordres du général Mathonet ainsi que des deux groupes de troupes marocaines, le 1<sup>er</sup> G.T.M. aux ordres du chef de bataillon Lepailleur, et le 2<sup>e</sup> G.T.M. aux ordres du chef de bataillon Boyer de Latour, et à la fin de la campagne, du 4<sup>e</sup> tabor.

## ARTICLES DIVERS

Ce détachement était composé de 5<sup>e</sup> corps britannique du général Almey, le 2<sup>e</sup> corps d'armes U.S. du général Friedebell, mais les unités qui le composent ne seront jamais relevées.

« Vrais soldats de l'AN il par la mise et la foi », écrit en 1988 le général Koeltz, les soldats de l'Armée d'Afrique, cette « merveilleuse petite armée française » vont montrer au monde étonné qu'ils étaient dignes de se battre aux côtés des troupes alliées pour la libération de la France et le rétablissement du III<sup>e</sup> Reich allemand.

### Les goums marocains dans la campagne de Tunisie

Décembre 1942 - mai 1943  
(1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> G.T.M. et 4<sup>e</sup> tabor)

**Pour que les uns sachent et que les autres se souviennent, voici, en ce quarantième anniversaire de la victoire de Tunisie (mai 1943), une description succincte de ce que fut alors « l'entrée en campagne » des goumiers marocains.**

(Extrait de l'Histoire des Goums du colonel Saulay.)

#### L'ENTRÉE EN CAMPAGNE

La décision des Anglo-américains de limiter au méridien d'Alger le débarquement de leurs forces en Afrique du Nord, laissait à découvert toute la partie orientale de l'Algérie et la Tunisie.

Au moment où l'Afrika Korps de Rommel, pressé par la 8<sup>e</sup> armée britannique de Montgomery, se repliait en Libye vers la frontière tunisienne, la possession de l'espace stratégique tunisien était vitale pour les forces de l'Axe. Hitler réagit avec une rapidité surprenante : tandis que des groupes d'aviation et des parachutistes organisaient une tête de pont autour de Bizerte et Tunis, des forces italiennes venues de Libye occupaient Gabès.

Préoccupé surtout d'assurer ses arrières et ses communications avec l'Algérie, le général Barré, commandant supérieur des troupes de Tunisie, concentre ses maigres forces dans la région de Medjez-el-Bab, s'efforçant de « ruser avec l'Allemand » tant qu'il n'est pas en mesure de l'attaquer en force, c'est-à-dire tant que le premier soutien anglo-américain n'est pas en vue.

Le premier bataillon britannique est parachuté sur ses arrières le 18 novembre 1942. Le 19, repoussant un ultimatum du conseiller d'ambassade Moelhausen, envoyé spécial d'Abetz, qui lui demandait la liberté de passage vers l'Ouest des troupes allemandes, le général Barré donnait l'ordre d'ouvrir le feu contre les forces italo-allemandes. Il ne cessera que le 13 mai 1943 avec la capitulation des derniers groupes de résistance enfermés dans la presqu'île du Cap-Bon, la marine et l'aviation alliées ayant empêché toute tentative de réembarquement.

Pendant que les Alliés débarquaient le gros de leurs forces en Algérie et au Maroc, la mission délicate et primordiale d'assurer la couverture des opérations de concentration est confiée à la petite armée française d'Afrique du Nord, disposant de ses seuls moyens organiques et de tout le matériel qu'elle avait réussi à camoufler aux investigations des commissions d'armistice allemandes et italiennes. Moyens dérisoires comparés à ceux des forces de l'Axe.

Mais le courage allait compenser les insuffisances de l'armement et du matériel. Le Détachement d'armée français, aux ordres du général Juin, se composait : des troupes de Tunisie, aux ordres du général Barré, de la division de Constantine et de tout le XIX<sup>e</sup> corps, aux ordres du général Koeltz, de la division de marche des troupes du Maroc, aux ordres du général Mathenet, ainsi que des deux groupements de tabors marocains, le 1<sup>er</sup> G.T.M. aux ordres du chef de bataillon Leblanc, le 2<sup>e</sup> G.T.M., aux ordres du chef de bataillon Boyer de Latour, et, à la fin de la campagne, du 4<sup>e</sup> tabor marocain, aux ordres du capitaine Verlet.

Ce détachement d'armée sera renforcé peu à peu par le 5<sup>e</sup> corps britannique du général Alfrey, le 2<sup>e</sup> corps d'armée U.S. du général Fredendall, mais les unités qui le composent ne seront jamais relevées.

... « Vrais soldats de l'An II par la misère et la foi », écrira en 1969 le général Koeltz, les soldats de l'Armée d'Afrique, cette « misérable petite armée française », vont montrer au monde étonné qu'ils étaient dignes de se battre aux côtés des troupes alliées pour la libération de la France et l'écrasement du III<sup>e</sup> Reich allemand.

Pour nos goumiers, cette campagne de Tunisie se place sous le signe de l'improvisation dans tous les domaines, y compris le domaine moral. L'auteur du remarquable **Journal de marche du 2<sup>e</sup> groupe de tabors marocains** — il s'est voulu anonyme et il convient de respecter cet anonymat transparent pour les anciens — écrit dans les premières pages du journal : « Il faut se battre contre un ennemi moderne, aux côtés d'alliés modernes, avec des moyens qui datent de l'avant-dernière décennie, à 5 à l'heure quand les autres se battent à 10, 20 et même 40 à l'heure quand, par aventure, ils décrochent. Pas de chars, pas d'aviation. Des moyens de D.C.A. et de D.C.B. le plus souvent inexistant. Notre fusil 07-15, notre vieille mitrailleuse Hotchkiss poussive, mais, heureusement, pleine de bonne volonté encore, notre mortier de 81, à bout de souffle au-delà de 1.500 mètres ; par bonheur, notre trésor de fusil-mitrailleur.

« Un train auto de bric et de broc à servir de modèle à tous les humoristes de la création. Pour conducteurs, les mauvais garçons de la place Jemâa el Fna, recrutés à la dernière heure. Une bataille de chaque jour, à base de rapine, pour les pneus, les chambres, les pièces de rechange, l'exécution des réparations les plus élémentaires... Un ravitaillement et un équipement des plus modestes, presque misérables : des nails, pas de chaussures. Les hommes en loques, pieds nus au bout de dix jours de campagne et ne se refaisant qu'à la faveur des premiers prisonniers allemands et italiens. »

L'idée première de la stratégie alliée en Tunisie fut de tenter de reprendre Bizerte et Tunis avant que les forces de l'Axe s'y fussent par trop renforcées et consolidées, ou, à tout le moins, d'en interdire au plus près les débouchés. Il fallait aussi essayer de réoccuper certaines positions abandonnées, afin de restreindre dans toute la mesure du possible l'espace stratégique laissé à la disposition du maréchal Rommel pour faire sa jonction avec le général Nehring.

Le relief tunisien est marqué essentiellement par une chaîne montagneuse, la « Grande Dorsale », orientée du sud-ouest au nord-est, s'appuyant aux massifs algériens de l'Aurès et des Nementcha du Sud constantinois, pour finir au cap Bon sur la mer, coupant ainsi transversalement le pays. D'une altitude moyenne de 1.000 mètres, le versant oriental étant plus particulièrement abrupt (Djebel Serdj, massif de la Kesra), cette Grande Dorsale constitue un obstacle sérieux, difficile à franchir, pour qui viendrait de l'Est ou du Sud, c'est-à-dire du littoral et de la plaine du Sahel, ou de la Tripolitaine italienne.

De plus, à une centaine de kilomètres au sud-ouest du cap Bon, se détache de cette Dorsale, au djebel Fkirine, une seconde chaîne, orientée Nord-Sud, dénommée la « Petite Dorsale ». Longue d'environ 150 kilomètres, moins élevée que la Grande Dorsale, c'est également un obstacle important dans sa partie nord, avec les djebels Bou Dabous, Ouchtalia, Ousselat. D'une altitude moyenne de 600 à 800 mètres, elle est traversée, dans ce secteur, par trois routes menant, de l'Ouest, vers Kairouan et la côte de Sousse, par le col de Djelloula, les passes de Pichon (Haffouz) et du Fondouk.

La partie méridionale de la Petite Dorsale, moins élevée, ne peut être traversée qu'au col du Faid, sur la route de Tebessa à Sfax, et, au col de Maknassi, par la route de Gafsa à Sfax.

La conquête des points de passage des deux « Dorsales » fut l'objectif fixé aux troupes françaises au fur et à mesure qu'elles furent engagées sur le théâtre des opérations. Elles atteignirent leurs objectifs, au prix de combats acharnés, et en s'étirant dangereusement en un long cordon linéaire jusqu'à ce que le 2<sup>e</sup> corps d'armée U.S. pût se concentrer, en réserve générale derrière leur front.

Le théâtre des opérations était caractérisé, dans cette zone montagneuse, par l'existence d'un « no man's land » d'une profondeur variant de 7 à 15 kilomètres, en terrain coupé et parfois recouvert de maquis.

Le système défensif ennemi comportait une série de points d'appui installés sur les hauts du terrain, souvent assez éloignés les uns des autres, mais toujours protégés par des réseaux de fil de fer barbelé et de mines. Ces avant-postes, disposant d'armes automatiques et de mortiers, étaient capables de résister le temps nécessaire à l'organisation de puissantes contre-attaques avec l'appui d'engins blindés et d'artillerie à partir de la ligne principale de résistance, située hors de portée de nos faibles moyens de feu.

Face à une telle forme de guerre défensive, le commandement français n'eut d'autre moyen, pour garder le contact, que les patrouilles, les reconnaissances profondes et les coups de main.

Nos goumiers firent merveilles dans ce genre d'activité et les renseignements recueillis au cours de leurs incursions, ou fournis par leurs prisonniers, furent particulièrement appréciés par le commandement allié.

Le 1<sup>er</sup> Groupe de tabors marocains, aux ordres du chef de bataillon Leblanc, comprenant seulement les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> tabors, respectivement de Zaouïa-Ech-Cheikh et de Zaouïa-N'Aït-Ishaq, quitta le Maroc le 5 décembre 1942 en quatre rames successives de deux goums chacune pour la frontière tunisienne.

A cette époque, les Alliés n'ont pas encore commencé la concentration de leurs forces. Les troupes de Tunisie, sous les ordres du général Barré, s'accrochent à Medjez el Bab, et celles du 19<sup>e</sup> C.A. du général Koeltz, s'efforcent d'occuper les points forts des deux « dorsales » tunisiennes, et notamment le jbel Fkirine, où la petite se détache de la grande, position clé pour manœuvrer ensuite dans la plaine, soit vers le Nord en direction de Tunis, soit vers l'Est en direction de la mer et d'Enfidaville.

Le général Juin ne dispose pas encore des moyens nécessaires pour monter une opération de grande envergure et occuper de vive force le Fkirine. Mais considérant son importance stratégique, il se décide à l'attaquer avec les seuls moyens dont il dispose alors. « Impatient d'agir, écrit-il dans ses Mémoires, et me sentant plus sûr en montagne avec mes faibles moyens matériels, heureusement compensés par une infanterie faite d'excellents marcheurs et grimpeurs, je tentai, seul, l'affaire du Fkirine, cherchant le succès par la surprise. »

#### RECIT DU SERGENT-MAJOR COUETREUR

(...) Je fais donc partie des « série » du camp 113. Je suis dépositaire du « rapport-bâton » établi par le capitaine Barbazac, que je dois adresser vers le tabour. A partir de cet instant, ce rapport me semble beaucoup plus précieux. D'abord, il n'existe qu'un seul exemplaire, mûché tout de papier de réserves, et les renseignements qu'il contient sont très importants. Ensuite, il va fournir des renseignements précieux, recueillis par le sergent des survivants du 10<sup>e</sup> goum, et relatifs, par sections, les différents lieux, les blessés, les goumiers à citer.



C'est donc dire que se perdre, ou simplement se déshériter, serait grave, et l'importance de ma mission ne m'échappe pas... les tâches non plus ! Mais il faut tout tenter pour ramener à l'honneur ces renseignements précieux, pour le commandement qui ignore tout, ou presque, du 10<sup>e</sup> goum depuis le 10 octobre 1942.

Solennement jûé à l'intérieur d'une feuille sèche, mon précieux message est distillé entre les feuilles de la « ca-nis » qui constitue la cuisine. Et je passe mes journées à l'intérieur de cette cuisine, en attendant le départ. Ce jour arrive enfin, et nous sommes prévenus que nous devons nous pourvoir de manières pour la cuisine du riz pendant le voyage. Une idée vient et je l'exploite rapidement.

## La mort du 10<sup>e</sup> goum marocain à Nghia Lo, 14-18 octobre 1952

### L'acheminement du « Rapport-Bambou » du capitaine Barbaize

Dans le bulletin n° 83 de décembre 1981, j'ai évoqué les combats sans espoir menés par le 10<sup>e</sup> goum marocain à Nghia Lo entre le 14 et le 18 octobre 1952, combats qui aboutirent à la destruction totale de l'unité.

J'ai dit que le capitaine Barbaize, fait prisonnier, avait réussi à faire passer dans nos lignes un bilan sommaire des pertes subies par son goum dans la cuvette de Nghia Lo, en confiant ce document compromettant à l'un des sous-officiers bénéficiaires de la « clémence de l'oncle Hô », et libérés en mars 1953.

Ce sous-officier, le sergent-major Hubert Couetmeur, depuis de longues années en retraite comme adjudant-chef près d'Aix-en-Provence, a bien voulu, sur ma demande, puiser dans ses souvenirs pour nous raconter les péripéties de l'exécution de sa dangereuse mission.

L'adjudant-chef Couetmeur m'a adressé son récit le 18 novembre 1981... et je ne l'ai pas encore fait parvenir au secrétariat de la Koumia. Il s'est trouvé en effet que, fin décembre 1981, j'ai dû entrer à l'hôpital neurologique de Lyon à la suite de sérieux ennuis de santé d'ordre vasculaire, qui se traduisirent par une double trépanation... et une altération de la mémoire, encore aggravée par l'usure de l'âge.

Et le récit de l'adjudant-chef Couetmeur — que j'avais totalement oublié — est resté en attente avec les documents que j'avais exploités pour la rédaction de mon article sur « la mort du 10<sup>e</sup> goum ».

Je l'ai retrouvé en classant des papiers. Peut-être n'est-il pas trop tard pour le publier, car il me semble important que soit connu le « courage tranquille » d'un sous-officier de goum, pour faire passer, au péril de sa vie, le rapport de son capitaine prisonnier, à l'état-major de son tabor, d'un camp volant quelque part sur la frontière de Chine à l'hôpital Lanessian à Hanoï.

Revel, Juillet 1983.

Jean SAULAY.

#### RÉCIT DU SERGENT-MAJOR COUETMEUR

(...) Je fais donc partie des « libérés » du camp 113. Je suis dépositaire du « rapport-bambou » établi par le capitaine Barbaize, que je dois acheminer vers le tabor. A partir de cet instant, ce document me semble beaucoup plus précieux. D'abord, il n'en existe qu'un seul exemplaire, méchant bout de papier de très mauvaise qualité, mais chose extrêmement rare au camp. Ensuite il va fournir des renseignements précis, recoupés par l'ensemble des survivants du 10<sup>e</sup> goum, et relatant, par section, les morts, les disparus, les blessés, les goumiers à citer...

C'est donc dire que sa perte, ou simplement sa détérioration, serait grave, et l'importance de ma mission ne m'échappe pas... les risques non plus ! Mais il faut tout tenter pour ramener à Hanoï ces renseignements inédits, pour le commandement qui ignore tout, ou presque, du 10<sup>e</sup> goum depuis la mi-octobre 1952.

Soigneusement plié à l'intérieur d'une feuille sèche, mon précieux message est dissimulé entre les feuilles de latanier du toit de la « ca-nha » qui constitue la cuisine. Et je passe mes journées à l'intérieur de cette cuisine, en attendant le départ. Ce jour arrive enfin, et nous sommes prévenus que nous devons transporter deux marmites pour la cuisson du riz pendant le voyage. Une idée me vient et je l'exploite rapidement.

Pour le transport de ces fardeaux, de gros bambous vont être utilisés. A l'intérieur de l'un d'eux — une cachette à l'abri de tout regard — je glisse le document, toujours dans son enveloppe. L'extrémité du bambou est ensuite soigneusement colmatée.

Tout est prêt pour le départ : une première fouille, très minutieuse, est opérée, mais elle n'affecte que nos haillons, ce qui peut rester de poches, les plis des manches et les plis des pantalons. Je suis le porteur avant d'une des marmites, mon collègue, le porteur arrière, ne se demande pas pourquoi j'insiste pour tenir toujours la même extrémité de ce bambou !

Les kilomètres, les jours se succèdent... A chaque halte, le bambou est soigneusement rangé, bien à l'abri, et le papier échappe ainsi à plusieurs fouilles, effectuées chaque fois que nous changeons de secteur ou de bo-dois escorteurs.

Je pense malgré tout à une nouvelle cache, au cas où je devrais abandonner mon bambou... Un soir, nous arrivons dans un village où nous devons passer la nuit. Un « nha qué » répare des paniers... Je lui demande une longue et fine latte pour réparer l'anse de mon « ké bat », le petit panier que je porte à la ceinture et qui me sert chaque jour pour ma ration de riz cuit.

Une idée a germé ! Je vaque autour des marmites et j'extrait mon précieux papier de sa cachette, car je lui en ai trouvé une autre. Toujours à l'abri des regards, je le roule dans un petit morceau de feuille. Le tout, bien serré, est plus mince qu'une cigarette et peut s'arquer légèrement, suffisamment pour disparaître et faire corps avec l'anse de mon panier, que je recouvre de la fine latte de bambou. Ce petit travail, commencé dans l'ombre, s'achève au grand jour, très ostensiblement. Seul, l'ami Vidal est au courant et se réjouit intérieurement de mon astuce, tout autant que moi !

Nous approchons des postes du Delta. Un soir, nous sommes pris en charge par un nouveau commandant de secteur viet. Plus question de faire cuire nos repas. Nous abandonnons les marmites... et leurs accessoires... Porteurs de nos seules guenilles, nous ne circulons que de nuit, pour échapper aux vues de l'aviation, et le jour nous faisons des stations prolongées dans les champs de maïs ou sous les couverts. Le riz cuit nous est fourni par les villageois, et notre petit « ké bat » est toujours utilisé pour le partage des rations.

Notre libération est imminente. Elle nous est confirmée un soir pour le lendemain matin. On nous réunit à la lisière d'un village et on nous donne l'ordre de nous dévêtir complètement et de laisser nos haillons sur place. Comme tout le monde, j'obéis et, risquant le tout pour le tout, je m'avance, vêtu de mon seul panier que je tiens à la main ! On nous distribue une chemise et un pantalon, « vert bo-doï », à l'état neuf. Je prends possession de mon nouvel uniforme, et, au moment de rejoindre les camarades déjà habillés, un peu plus loin, je fais comprendre que je souhaite garder mon « ké bat » : « Voyez, il contient encore un peu de riz... et puis, ce sera un souvenir... » Après quelque hésitation, le chef du détachement m'autorise à conserver mon panier.

Le plus dur est fait. Au petit matin, nous sommes lâchés à proximité d'un village catholique, organisé en auto-défense. Nous y pénétrons avec une joie évidente... Le fameux document a franchi les lignes et ma mission est pratiquement remplie.

En début d'après-midi, nous sommes transportés en camion à l'hôpital de Hanoï, où, quelques heures après notre arrivée, nous recevons la visite du capitaine Adam, adjudant-major du 5<sup>e</sup> tabor. Après avoir répondu à ses questions relatives aux aventures et mésaventures du 10<sup>e</sup> goum depuis son départ de Lai Chau, je lui remets le « rapport-bambou » établi en commun avec le capitaine Barbaize, qui nous avait chargés, Vidal et moi, de son acheminement.

J'ignore l'usage qui a été fait, par la suite, de ce document. Mais j'ai pu constater que les propositions du capitaine Barbaize en ce qui concerne les citations des sous-officiers (Vidal, Tounsi, Couetmeur) ont été suivies d'effet.

Clos Sainte-Lucie-Mère-de-Dieu-Brûlée,

Aix-en-Provence, le 13 novembre, 1981.

Hubert COUETMEUR.

## Histoires du Maroc

### De la légende à la réalité

Au cours du mois de septembre 1931, en regardant ma garnison de Meknès après les opérations d'été dans le Grand Atlas, j'ai eu la surprise de trouver sur mon bureau un article du journal le **Soir marocain** s'apparentant plutôt au conte arabe qu'au reportage.

« Comment furent faits deux cents prisonniers dans la Zaouïa de Sidi Yahia Youssef. »

« Il nous revient du front de Tounfit une belle histoire qui montre à quel point les indigènes de cette région sont demeurés des esprits simples, conservant une foi aveugle dans les dires des marabouts.

« Lorsque les opérations de police se déclenchèrent, les premiers prisonniers faits, comme les populations qui, de leur plein gré, vinrent à nous, dégagées de la contrainte de ceux qui les asservissaient, ne chachèrent pas les craintes que leur inspirait notre investissement de la Zaouïa de Sidi Yahia Youssef, aux officiers qui recevaient leur soumission.

« Ce lieu sacré était, leur avaient assuré les marabouts, immunisé et ils assureraient que les roumis ne pourraient jamais y entrer. Lorsque l'infidèle se présentera, disaient-ils, un grand vent s'élèvera qui détournera les balles, ainsi aucune d'elles n'atteindra les défenseurs ; ensuite, trois chevaux blancs sortiront de la Zaouïa, invulnérables, ils repousseront les envahisseurs et les pourchasseront jusqu'à la côte.

« Or, il paraît que quelques instants avant l'investissement de la Zaouïa, effectivement, le vent se leva et qu'un cheval blanc fut, par une main invisible, chassé du lieu sacré. Les dissidents, devant la matérialisation des faits qui leur avaient été annoncés, crurent que la prédiction s'accomplissait et ils rentrèrent dans la Zaouïa pour leurs actions de grâce. Les partisans ne rencontrèrent pas la résistance farouche à laquelle ils s'attendaient, envahirent la Zaouïa, y firent de très nombreux prisonniers et y récoltèrent un butin important que les dissidents avaient mis à l'abri, croyaient-ils, de notre entreprise.

« Souhaitons que l'histoire, comme on l'assume, soit véridique, car elle est susceptible d'avoir une grande répercussion sur les esprits, dans les régions avoisinantes. »

La réalité était bien différente de cette curieuse fable. Aux premiers jours de l'été 1931, mis à part l'Anti-Atlas et le Djebel Sarhrou, il restait au Maroc une vaste zone dissidente ayant pour centre le Haut-Atlas.

Le général Huré, commandant supérieur des troupes du Maroc, avait confié à quatre groupes mobiles la mission d'investir d'abord par les quatre points cardinaux, l'énorme massif montagneux. Les opérations se sont prolongées durant trois étés consécutifs.

Le général Nieger, commandant du groupe mobile de Meknès, avait pour but l'occupation de la région de Tounfit, Sidi Yahia ben Youssef et de faire la liaison avec celui de Tadla, commandé par le général de Loustal.

Le plan audacieux de l'état-major a permis d'occuper très rapidement le terrain. Les vallées de pénétration étant fortement défendues par les adversaires, le général Nieger a lancé ses troupes au cœur de ce pays chaotique en leur faisant escalader les crêtes. Les insoumis, refusant le combat, reculaient pas à pas pour éviter l'encercllement.

Dans toutes ces opérations, les partisans ont joué un rôle décisif. Constitués en groupements par les commandants de cercle qui les avaient instruits et supérieurement entraînés, encadrés par les goumiers et les moghaznis, ils étaient chargés d'ouvrir la voie aux troupes régulières sur leurs objectifs. Celles-ci pouvaient les soutenir de leurs feux ou même les recueillir en cas d'échec, mais sans prendre le combat à leur compte.

La mission du groupe mobile a été partiellement remplie. Nous avions mésestimé l'importance des tribus que nous aurions à soumettre et la résistance farouche qu'elles nous opposeraient. Nous avions en face de nous tous les irréductibles

du Maroc, qui reculaient pas à pas, refusant d'entrer en pourparlers avec nos officiers des A.I. Ils n'avaient d'ailleurs jamais reconnu l'autorité d'aucun sultan.

En dehors des Imetchimènes, qui se sont soumis facilement, il n'y a eu aucun ralliement pendant les opérations. Les uns et les autres préféraient se faire tuer plutôt que de se rendre et empêchaient de venir à nous tous ceux qui en étaient tentés.

Ce fut surtout évident à Sidi Yahia où la zaouïa, perchée sur un véritable nid d'aigles, fut prise d'assaut par nos partisans après des combats au corps à corps très meurtriers. Les dissidents n'hésitaient pas à tirer sur leurs camarades qui cherchaient à se rendre.

Les tombes, encore visibles autour de la zaouïa, témoignent de l'âpreté de la lutte sans aucune ressemblance avec la fable d'un journaliste en mal de copie.

Paul BOUDON.

## Le maréchal Lyautey

EXPOSÉ FAIT A L'ÉCOLE NAVALE PAR L'ENSEIGNE DE VAISSEAU  
BERTRAND DE LIGNIÈRES, PETIT-FILS DU COLONEL PICARDAT,  
EN NOVEMBRE 1980

Hubert Lyautey naquit à Nancy en 1854. Son père était ingénieur et sa mère d'une famille d'officiers de cavalerie. Des ancêtres, avaient été généraux du Premier Empire.

L'atmosphère de son enfance était dominée par une foi catholique profonde, l'amour du travail assidu et exact, l'horreur de la représentation extérieure sauf nécessité.

En 1856 la ville fête le baptême du Prince Impérial. Le petit Hubert, âgé de dix-huit mois, assistait à la revue d'une fenêtre de la place Stanislas, dans les bras de sa nourrice. Il lui échappe et tombe la tête la première. Heureusement, l'épaule d'un cuirassier amortit la chute et évite la mort certaine de l'enfant. Mais une longue convalescence allait s'ensuivre, contraignant Hubert à garder le lit pendant deux ans. Durant cette période il va apprendre à lire et prendre le goût de l'étude. Il avait aussi un autre plaisir favori : jouer au pays. Sur un tas de sable, il traçait routes, fleuves, bâtissait ponts, maisons, cités.

Il fit ses études au lycée de Nancy, où son camarade le plus intime était Antonin de Margerie. Par la suite il devint l'élève de la rue des Postes en 1872.

Présentant Saint-Cyr très jeune et réussissant, la direction de l'École le pousse vers la carrière militaire, car il hésitait.

Saint-Cyr le décoît : « Rien qui élevât l'âme ou la transportât. » Un certain « caporalisme » l'exaspère... mais un jour il fait la connaissance du capitaine de Mun, un héros de Reichshoffen, journaliste à l'**Echo de Paris**. Au cours d'une conférence de celui-ci, il relève et note une phrase : « Le devoir était de gagner par l'exemple et la pratique du dévouement les âmes populaires. Enfin, un officier allait lui donner une raison de vivre plus exaltante que le maniement d'armes et l'école de compagnie.

Il se lie à d'autres saint-cyriens, retrouve Margerie maintenant polytechnicien et, avec eux, forme un groupe dont la grande idée est « agir », agir socialement, agir religieusement. Son rang de sortie de Saint-Cyr lui permet alors d'entrer à l'école d'état-major à Paris.

Mais si ses heures de liberté étaient consacrées aux concerts, il allait souvent au Cercle ouvrier de Montmartre. Cela lui était nécessaire pour échapper aux enseignements surannés de l'École.

Trois années passeront dont deux en Algérie en plein bled. Imaginez un lieutenant de vingt-cinq ans étendu sur un divan, lisant les Évangiles. Ce fut

une période de scepticisme mais il en revint tout de même capitaine, le troisième de sa promotion.

Fin 1887, Lyautey commandait un escadron à Saint-Germain-en-Laye. Dans la routine de la vie du quartier, il s'efforçait d'apporter des sentiments humains. Pour ses cavaliers, il aurait voulu pouvoir faire de la caserne : un foyer, un cercle.

« Mon but, c'est de leur donner au quartier la distraction, à côté de l'instruction et de la corvée ». Mais cela restait une maigre activité pour un homme de trente-quatre ans gonflé à bloc et qui voulait absolument ne pas se spécialiser.

Un soldat, de nos jours, n'a pas le droit de dépasser l'horizon que lui trace la théorie et le métier. On lui rit au nez si, descendu de cheval, il trouve quelque joie à ses livres et le moins qu'on fasse c'est de le regarder comme un peu toqué.

Mais voici l'occasion qui décide de l'orientation de Lyautey et, en somme, de son avenir.

En 1891, Vogüé, de plus en plus emballé par les méthodes du capitaine Lyautey, et par sa conception d'une armée nouvelle, lui demande d'écrire sur ce sujet un article. Quelque temps après Lyautey lui apportait son travail : cinquante pages sous le titre : **Du rôle social de l'officier dans le service militaire universel**. Cela fut publié sans signature dans la **Revue des Deux-Mondes** mais des indiscretions révélèrent le nom de l'auteur.

Cette étude soulignait que l'officier devait apprendre à aimer ses hommes et à acquérir leur affection. Or, on semblait à l'opposé de ces idées. Dans la cavalerie, par exemple, il était extrêmement bien porté de connaître beaucoup mieux ses chevaux que ses hommes.

Cela lui attira nombre d'antipathies.

En 1893, nommé commandant, chef d'état-major de la 7<sup>e</sup> division de cavalerie à Meaux, il aurait dû sembler le plus heureux des hommes, pourtant il était écœuré de toutes les petites intrigues autour d'un grade ou d'une croix et de l'absence d'enthousiasme pour un travail collectif.

Le ministère lui conseilla de se faire oublier, au besoin de changer d'air.

Au mois d'août 1894 il était donc affecté en Indochine pour un poste d'état-major.

Il partit sans regret, fit escale en Egypte et à Singapour, où il admira certains aspects de l'Empire britannique. Il entre en contact avec des officiers et des fonctionnaires qui, tout en étant des conservateurs, n'hésitent pas à se montrer révolutionnaires comme lui. Ce sont les meilleurs des Anglais !

A Saïgon, il prend contact avec le gouverneur général de Lanessan, qui lui explique la doctrine de l'administration coloniale. Pour Lyautey c'est une révélation. Dans tout pays il y a des cadres. La grande erreur, pour les peuples européens venus en conquérants, c'est de l'ignorer et de se substituer à l'armature sociale existante, créant parfois l'anarchie. Il faut gouverner avec le mandarin et non contre, ne froisser aucune tradition, ne pas changer certaines habitudes.

C'est alors qu'il a le bonheur de rencontrer le colonel Galliéni. Il est envoûté par ce chef éclairé et entrevoit la grande doctrine qui deviendra la sienne : la conquête civilisatrice.

Pour Galliéni, le succès militaire est nécessaire mais il n'est rien si on ne lui unit un travail simultané d'organisation : routes, communications, marchés, colonisation, c'est-à-dire développement et perfectionnement des activités déjà existantes ou à créer.

Accompagnant le colonel en tournée d'inspection, il découvre le soldat et l'administrateur et non un homme parqué dans le Réglement, parce qu'il portait une tunique galonnée.

Il fallait au contraire tenir compte aussi peu que possible des circulaires, des ordres vagues ou abstraits d'hommes vivant loin des réalités et écouter aussi bien le sergent ou le capitaine chef de poste.

Galliéni avait la sagesse d'un chef, en campagne il s'accordait chaque soir « son bain de cerveau ». C'était des conversations avec un ami sur des sujets autres que militaires ou des lectures.

Il rentre à Hanoï après ce séjour où il a participé à la lutte contre les pirates, mais rassemble maintes observations et pense à des possibilités d'expéditions de plus grande envergure.

Il y démontre la nécessité d'aller jusqu'à la frontière chinoise, d'ouvrir des routes, des marchés, de repeupler les villages et de recréer la vie là où elle a été détruite. Il découvre ainsi l'orientation de son avenir. Après cette victoire, il est rappelé en France et pense avec ennui qu'il faudra de nouveau se plonger dans les problèmes de casernement, d'inventaires de matériel, de servitudes qu'il juge intolérables. Il pense à quitter l'armée. Mais Galliéni l'appelle à Madagascar annexée en 1896. Près de ce chef clairvoyant il œuvre avec succès. Dans une lettre à sa sœur il confie la joie qu'il éprouve dans ce nouveau travail. Il a noté dans un vers de Shelley une phrase dont il va faire sa devise : « The soul's joy lies in doing. » (La joie de l'âme est dans l'action.) Il se fait faire une bague avec cette devise gravée et la portera toujours.

Durant six ans il applique aux populations malgaches qui lui sont confiées des règles de gouvernement employées par César dans sa pacification de la Gaule : s'appuyer sur les éléments favorables pour venir à bout des éléments hostiles, et tâcher de se faire un ami de l'ennemi de la veille par des actes de générosité. Toute sa vie il demeure fidèle à sa maxime, pour ne pas faire couler le sang. Montrer sa force, pour ne pas s'en servir. En fait tout conquérir, pour tout conserver.

Rentré en France pour un court et décevant séjour, il a le bonheur d'être nommé par le ministre : commandant de la subdivision d'Aïn Sefra, ce qui coïncide avec sa nomination au grade de général de brigade.

Là, il va être confronté à des difficultés limitrophes entre le Maroc et l'Algérie et aussi avec des difficultés émanant de Paris où une bureaucratie ignorante freinerait son action. Mais heureusement il a un protecteur efficace et intelligent qui est près du pouvoir. C'est le gouverneur général de l'Algérie Jonnard.

De son poste d'Aïn Sefra, Lyautey tourne les regards vers la frontière sablonneuse, au-delà de laquelle s'étend le Maroc, pays anarchique et mystérieux d'où surgissent des bandes armées qui assaillent ses avant-postes. Il lance alors contre Bou Amara, un prétendant plus fort même que le sultan, une colonne qui atteint Berguent et c'est l'occupation d'Oujda. Lyautey trépigne d'impatience... Fès ! Sa pensée ne cesse de s'élaner vers cette ville impériale, peut-être la plus belle de l'Islam africain ! Mais Paris s'y oppose et Clemenceau, alors ministre, le convoque. Lyautey parvient à le convaincre de la nécessité d'occuper Settât. Il arrive même à esquisser les projets d'un protectorat alors que des tribus se rebellent contre le sultan, réfugié à Fès, qui demande l'aide de la France.

Cela ne se fera pas sans un accord avec l'Angleterre, l'Allemagne et l'Espagne. Le 30 mars 1912, la France signe un traité avec le Maroc qui consent au contrôle de ses douanes, de ses finances, de son armée et de sa police, acceptant même la direction de sa politique étrangère.

Après la ratification de ce traité, Lyautey prend le commandement de la région de Rennes avec la mission d'être le second du généralissime Joffre dans le cas où éclaterait une guerre en Europe.

Pendant ce temps de lourdes erreurs sont commises par nos représentants au Maroc, étrangers aux usages de la population et de sa manière de vivre.

C'est ainsi que, ne tenant pas compte du fait que les soldats marocains sont presque tous mariés et que leur solde sert à faire vivre leur famille, on leur impose un ordinaire comme en France où les conditions sont si différentes. C'est la révolte des tabors (bataillons marocains).

Devant le désordre le gouvernement français demande à Lyautey de retourner au Maroc en qualité de résident général avec les pouvoirs civils et militaires.

Il arrive le 13 mai 1912 à Casablanca et prend comme chef d'escorte un jeune colonel : Gouraud, qui va organiser les détails de la marche sur Fès. Se rendant immédiatement à Rabat, il est choqué par la laideur des casernes construites par le génie militaire. Aux portes de la ville il rencontre deux cavaliers avec lesquels il s'entretient de la situation, elle est sombre. La ville de Fès est en danger, c'est une merveille, la Florence de l'Islam, pourvu qu'elle n'ait pas à

souffrir des troubles actuels ! Celui qui vient de parler est M. Tranchant, de Lunel, architecte : il accompagnera le général. Le Maroc aura un soldat pour conquérir, un architecte pour conserver.

Arrivant à Fès, il trouve la ville en partie assiégée et un sultan qui parle d'abdiquer. Recourant à sa méthode sacro-sainte d'utiliser les cadres indigènes, il fait convoquer les oulémas et les chorfas (docteurs de la loi et descendants du Prophète) ainsi que les notables afin de se rallier la grande bourgeoisie. Il explique que les marchands de Fès n'ont aucun intérêt à laisser les tribus faire irruption dans la ville. Tous en conviennent mais se résignent car il est trop tard.

La Légion étrangère recule devant l'invasion des Berbères de la montagne.

Gouraud parvient à remettre de l'ordre dans les troupes et peut faire intervenir l'artillerie, les abords des remparts sont dégagés.

Entre-temps le sultan abdiqne, il est remplacé par Moulay Youssef qui sera favorable à la coopération française et son gouvernement est transféré à Rabat, plus près de la côte et mieux gardé par nos forces.

Tout de suite on envisage de tout conquérir pour tout conserver mais ce ne sera pas suffisant, Lyautey s'aperçoit qu'il faut aussi « ressusciter » afin de redonner au peuple marocain une conscience nationale par le rétablissement d'une unité territoriale.

Il y a alors trois zones de dissidence où tout en disant la prière au nom du sultan on n'obéit pas à son administration.

Ces zones de dissidence sont : au centre Khénifra et sa région ; à l'est le territoire de Taza et, au sud, la troisième capitale, Marrakech, et la région du Sous.

C'est Mangin qui s'emparera de Marrakech, après une sévère défaite des bandes d'El Hiba.

Lyautey s'installe dans la ville, convoque les caïds et les invite à reconstruire cette région. C'est pour ces notables une grande surprise, ils s'attendaient à un châtement, les voici conviés à une fructueuse collaboration !

Le sultan fait son entrée à Marrakech sous les acclamations de la population. Paris, devant ce succès, décide la « destruction » des dernières zones dissidentes. Lyautey réplique qu'il veut procéder à une œuvre durable. A quoi bon s'emparer d'un territoire si l'on s'attire du coup l'hostilité de la population. **Pour Lyautey, être colonial c'est faire de l'amitié.**

Préparant les contacts nécessaires grâce au service des renseignements (1), dont la mission dans les postes avancés est d'être attractif et de sondage des tribus encore non ralliées, il prépare en mai 1914 une action combinée.

Tandis que le général Gouraud avancera du N-O vers Taza, une autre colonne partant de la région de la Moulouya ira à la rencontre de la première.

La jonction se fera à Bab el Hamama. Le Maroc occidental rejoint le Maroc oriental, les communications avec l'Algérie sont assurées d'Ouest en Est.

Pendant ce temps, la conquête de Khénifra est menée par la région de Meknès.

En juillet 1914 on peut dire que la plus grande partie du pays, le Maroc utile, est acquise et qu'on va y commencer la colonisation, c'est-à-dire la mise en valeur au profit des populations. C'est à ce moment-là que lui parviennent d'Europe les nouvelles annonçant la déclaration de la guerre entre la France et l'Allemagne.

Le Lorrain qui voyait bien plus loin que la revanche de 1870 juge absurde ce conflit : quelle ânerie ! dira-t-il.

Cependant le gouvernement lui demande dès la mobilisation des renforts, d'évacuer ses conquêtes et de tenir quelques points stratégiques près des côtes.

Lyautey envoie en France 20 bataillons, engage un peu plus de forces supplémentives, conserve tous ses postes avancés. Il vide le homard, dit-il, mais il conserve la carapace. Des territoriaux arrivent de France. Avec ce qui lui resté il donne une activité militaire suffisante à l'intérieur de la carapace afin de faire

(1) Qui deviendront les Affaires indigènes.

illusion aux tribus encore insoumises. Sans désespérer il poursuit l'œuvre de colonisation. Des villes nouvelles surgissent, quartiers européens séparés de la cité musulmane : Meknès, Fès, Rabat (résidence générale).

Dans ces centres on construit des hôpitaux, Casablanca a sa jetée lancée en pleine mer au-delà de la barre, c'est le grand port marocain. Des routes relient tous les centres ; il ne faut plus que deux heures de Casablanca à Rabat. Des écoles sont créées, des centres artisanaux se développent, il existera une direction des arts indigènes, etc.

Il dira encore : « Je ne construis pas pour le présent, mais pour l'avenir, or l'avenir a le pouvoir de rendre tout trop petit. »

C'est alors qu'il reçoit un télégramme lui enjoignant de rentrer en France pour prendre la direction du ministère de la Guerre.

Dès son arrivée à Paris il se heurte à certains points de vue : manque d'unité de commandement, manque d'unité d'action, il échouera devant le Parlement, c'est un véritable malentendu et il repartira pour le Maroc où Gouraud assurait son intérim.

Il institue auprès du résident un conseil représentatif des intérêts français et marocains, mais, en même temps, il renforce autour du sultan l'autorité des caïds et des pachas. C'est la modernisation et une consolidation de l'Etat marocain.

Désormais, une troupe de fidèles, une « zaouïa » (chapelle) l'accompagne partout et l'aide à parachever son œuvre.

La paix revenue avec la victoire en Europe il est nommé maréchal de France.

Il se rend compte qu'une évolution du Maroc est inévitable, qu'il va falloir fournir à l'élite le moyen, petit à petit, d'évoluer et de donner satisfaction à de nouvelles aspirations.

Les écoles se multiplient, le sultan se manifeste de plus en plus en public et Lyautey oblige les administrations à s'attacher les services des Marocains.

En 1925, il déclare :

« Il est à prévoir, et je le crois comme une vérité historique, que dans un temps plus ou moins lointain, l'Afrique du Nord évoluée, civilisée, vivant de sa vie autonome, se détachera de la métropole. Il faut qu'à ce moment-là, cette séparation se fasse sans douleur et que les regards des indigènes continuent toujours à se tourner avec affection vers la France. Aussi je vis pour une directive essentielle : je veux nous faire aimer de ce peuple. »

**La révolte.** — Après avoir été emprisonné par les Espagnols, Abd el Krim, chef d'une tribu riffaine, se révolte et pense venue l'heure de l'indépendance. Il a aussi des revanches à prendre : en prison il a été maltraité, roué de coups, méprisé.

Il est cependant occidentalisé, instruit et veut être un chef d'Etat moderne.

Battre Abd el Krim est certes le premier objectif de Lyautey, mais nullement de l'écraser et surtout d'en faire un martyr.

Ayant attaqué d'abord les Espagnols, Abd el Krim écrasa leurs forces militaires à Anoual. Cette victoire soulève l'émotion du monde musulman et Abd el Krim pense à devenir le président d'une République maghrébine.

Lyautey veut essayer de le ramener peu à peu dans l'obédience du Maroc franco-espagnol.

Les hostilités débutent le 12 avril 1925 avec la France, toutes les offensives sont stoppées. Quelques postes encerclés tombent entre les mains des Riffains. Le maréchal avait demandé des renforts dès 1924. Au lieu d'une division nécessaire, on lui avait envoyé un régiment, le glorieux R.I.C.M. (Régiment d'infanterie coloniale du Maroc) stationné alors dans la zone d'occupation en Allemagne.

Paris alors brusquement s'inquiète de la situation au Maroc. Le 13 août 1925 le maréchal Pétain arrive à Casablanca muni de pouvoirs militaires qui excluent Lyautey et le relèguent dans les seuls pouvoirs administratifs.

Trop sensible pour ne point comprendre il prend les devants et démissionne. Il quittera le Maroc sous les ovations de tout le peuple marocain et des Français. Il arrive en France dans l'indifférence générale.

Il connut pourtant l'apothéose de son œuvre en 1931, lorsque le gouvernement de la République lui demanda d'organiser l'exposition coloniale à la gloire de l'empire. Il fut alors à l'apogée de sa gloire et l'hôte des rois venus visiter cette extraordinaire présentation de l'œuvre française outre-mer.

En juillet 1934 il va bientôt mourir, quelques mois plus tard le croiseur « Duplex » ramène, selon son désir, sa dépouille au Maroc. Elle y reposera dans une petite koubba blanche à Rabat, près de la résidence générale.

Sur sa pierre on pouvait lire : « Ici repose Louis, Hubert Lyautey, Premier Résident général au Maroc, 1912-1925, mort dans la foi catholique dont il reçut en pleine connaissance les derniers sacrements. Profondément respectueux des traditions ancestrales et de la religion musulmane gardée et pratiquée par les habitants du Maghreb auprès desquels il a voulu reposer dans cette terre qu'il a tant aimée. Dieu ait son âme dans la paix éternelle. »

En épilogue, au moment de la Seconde Guerre mondiale, le Maroc administre maintes preuves de sa fidélité à l'égard de la France. C'est ainsi qu'en de nombreuses circonstances les commissions d'armistice allemandes furent flouées, avec la complicité tacite de la population civile et des militaires marocains engagés dans l'armée française, qu'il s'agit de manœuvres clandestines ou de camouflage d'armes et de matériel.

Bertrand de LIGNIERES.



## Fez, symbole du génie créateur

Fez fut fondée en 789 par Moulay Idris Al-Ashar, 172 ans après que son ancêtre, le Prophète, eut quitté la Mecque pour Médine. Construite à la croisée des routes reliant la Méditerranée à l'Afrique Noire à l'est du Maghreb à l'Atlantique, elle devint vite un foyer d'art et d'érudition, un carrefour de la civilisation arabo-islamique.

Ce symbole du génie créateur de l'Islam, comme l'appelait M. Amadou Mahtar M'Bow, directeur général de l'Unesco, en lançant un appel en vue de sa sauvegarde, témoigne de ce que purent réaliser des hommes mus par la même foi et les mêmes idéaux, venus de Kairouan, en Tunisie, ou de Cordoue, en Espagne, de l'est, du nord ou du sud. Lieu de rencontre et d'échanges, la ville de Fez a su exprimer par son architecture les idées de ses illustres fondateurs et les fonctions économiques, sociales et culturelles nées de son expansion et du génie de ses habitants. Ses mosquées, sanctuaires, palais, maisons, caravansérails et marchés constituent un tout harmonieux, organisé avec une grâce et une ingéniosité peu communes.

L'université Al-Qarawiyyin, construite quelques décennies après la fondation de la ville et qui, avec sa mosquée, reste encore aujourd'hui un centre d'enseignement et de méditation, est certainement une des premières universités du monde dont l'influence n'a cessé de s'exercer depuis plus de dix siècles.

C'est là que de grands esprits comme l'historien Ibn Khaldoun, des mathématiciens comme Ibn Yasamin et des savants comme Al-Charif, Al-Idrissi purent étudier, enseigner ou méditer, ainsi que des linguistes, des encyclopédistes et des chefs spirituels, entre autres Sidi Ahmed Al-Tijani ou Sidi Abdelkader El-Fassi.

Au fil des siècles, le rayonnement de Fez s'est étendu bien au-delà des limites du Maghreb. Elle est devenue un point nodal du vaste réseau intellectuel qui a profondément marqué l'ensemble des relations entre les diverses régions du continent africain, de l'Orient islamique et de l'Occident européen. Le savoir scientifique et la réflexion philosophique qui s'y épanouirent sous l'influence de l'Islam furent à l'origine d'un essor sans précédent des connaissances à une époque qui annonçait l'avènement du monde moderne.

Aujourd'hui, sous la pression des contraintes démographiques, sociales et économiques, Fez risque de perdre ce caractère original qui fait d'elle un des joyaux de la civilisation islamique. Des groupes d'édifices d'une grande valeur architecturale sont en train de s'effondrer et certains services publics, comme l'adduction d'eau et le tout-à-l'égout, frôlent le point de saturation. Les arts populaires traditionnels, une des sources les plus fécondes de l'inspiration artistique de la ville, sont gravement menacés. Peu à peu, ses divers quartiers perdent leur identité fonctionnelle.

Au cœur de la cité, la médina de Fez et ses labyrinthes sont restés presque inchangés depuis le Moyen Age, animés en permanence par une population de marchands et d'artisans — peaussiers, fabricants de selles, potiers, tanneurs, céramistes, émailleurs, armuriers et sculpteurs sur bois. Aussi la sauvegarde des monuments historiques de ce site unique, dont il est essentiel de préserver l'originalité, pose-t-elle des problèmes précis.

Depuis plusieurs années, le gouvernement marocain a entrepris un vaste effort afin de sauvegarder Fez. Avec la collaboration de l'Unesco, des experts et des conseillers internationaux se sont joints aux responsables, aux architectes et aux urbanistes marocains pour définir une stratégie d'ensemble portant sur toute la zone de Fez. Tous les aspects de la ville et de ses activités ont été pris en considération, depuis la restauration des édifices et l'adduction d'eau jusqu'aux études islamiques, au renouveau des arts populaires grâce à la création de bourses d'apprentissage et à la mise en place d'un système de transports publics permettant à Fez d'occuper sa place dans le monde moderne sans rien perdre de son caractère.

La campagne internationale envisagée lors de la Conférence générale de l'Unesco de 1976 pour la préservation, la réhabilitation et le renouveau de Fez s'inscrit dans le cadre de ce projet. L'Unesco y joue un triple rôle de coordination, d'encouragement et de conseil technique.

Extrait du **Courrier de l'Unesco.**

Communiqué par Mlle de Rochefort.

## Au service du Maroc

### Souvenirs d'un médecin de 1942 à 1958

#### VIII

#### AIN LEUH

« Alors, cette médecine « touristique » vous plaît ? — me demanda le docteur Bonjean.

— C'est extraordinaire...

— Oui, en votre qualité de médecin vous avez le privilège d'aller partout, de pénétrer dans des demeures où même les autorités ne peuvent pas aller, dans les palais les plus secrets ou les monastères les plus fermés... et partout vous êtes accueilli comme l'envoyé du ciel... Eh bien ! je vais vous expédier de nouveau dans le bled pour une vingtaine de jours... pour une mission... secrète.

— Une mission secrète ? « Ma curiosité était piquée au vif.

— Vous allez partir pour Ain Leuh... dans le Moyen Atlas... ici sur la carte. Indépendamment du 24<sup>e</sup> goum, des colons et fonctionnaires de la station d'estivage... Vous devez disparaître pendant quelques jours. Vous n'aurez qu'à dire à votre épouse que vous partez en tournée de prospections et de vaccinations.

— Mais... de quoi s'agit-il ?

— Vous n'êtes pas sans savoir que nous avons camouflé au nez et à la barbe des commissions d'armistice allemandes un certain nombre d'effectifs et un matériel important. Les goums marocains ont été démilitarisés sur le papier et transformés en méhalla chérifiennes. Pour les Allemands, ce sont de simples équipes de travailleurs, utilisés pour la réfection des routes et des pistes. Je vous annonce — mais c'est ultra-confidentiel — que de grandes manœuvres vont avoir lieu dans le Moyen Atlas. Vous en serez le médecin. Trente-huit goums vont être rassemblés pour quelques jours. Le but de cette opération est double :

Donner aux goums le sentiment de leur force et de leur cohésion, et impressionner favorablement les tribus berbères par une manifestation spectaculaire. Ces troupes doivent garder tout leur potentiel offensif quand sonnera l'heure de la revanche, ce qui ne saurait tarder. »

Le rassemblement eut lieu au pont de Bekrit. Les unités arrivaient en camions, les uns après les autres, au pied de hautes falaises, dans une vaste plaine où étaient dressées des tentes berbères noires.

La première journée se passa en une fabuleuse partie de pêche, dans une daya voisine.

Le général Dody (surnommé Dudule) parut surpris de voir un civil, et me demanda ce que je fichais là. Je lui répondis que j'étais le médecin chargé du service médical des manœuvres.

Et ce fut le grand défilé.

Les tabors arrivèrent avec une allure martiale et impressionnante, derrière leur fanion à queue de cheval.

Les « naïls », espadrilles légères en lanières de cuir, aux semelles découpées dans de vieux pneus, faisaient un claquement cadencé sur le sol. Les officiers, à la tête de chaque goum, avec leur long burnous bleu ciel, leur chèche kaki autour du cou et leurs bottes étincelantes, caracolèrent sur des étalons aux naseaux fumants.

Une vague odeur de suint se dégageait des djellabas de laine non désuintée, et devant les ondulations de ces troupes, rappelant un peu celles des félins, on avait l'impression de voir passer de grands fauves, se rendant sur leurs terrains de chasse, prêts à bondir.

Au moment où ils se présentaient devant le monticule où se trouvait le général Dody, entouré de son état-major, un gradé commandait « Tête... droite... ! » et le mouvement était opéré avec un synchronisme saisissant, tandis que les officiers supérieurs, graves, rendaient le salut.

J'avais examiné et ausculté un certain nombre de ces goumiers, lors des visites d'incorporation et connaissais bien leur corps minces, sans une once de graisse, où l'on pouvait suivre les reliefs musculeux comme sur une planche d'anatomie. Parfois leur cœur battait à un rythme lent d'athlète de fond, car ils avaient joué le rôle de « rekkas », de coureurs porteurs de nouvelles, abattant des dizaines de kilomètres au pas de gymnastique, dans des terrains vallonnés ou montagneux, sans jamais s'essouffler. Ils auraient pu rendre des points au héros de Marathon.

Ils venaient de toutes les régions du Maroc et étaient groupés par affinités : les Djebalats et les Riffains du Nord, les Beni M'Guild et les Zaïans du Moyen Atlas, les Zemmour et les Zaer des régions côtières, les lointains Aït Tserouchen et les Aït Atta, quelques Beni Ouaraine des originaires des Rehamna et du Grand Atlas.

Ces troupes supplétives, dont les caractéristiques, précisées par les règlements, étaient la légèreté, la mobilité et la rusticité, devaient faire merveille pendant les campagnes d'Italie, de Corse et d'Allemagne.



# RHIN ET MOSELLE ASSURANCES FRANÇAISES

le plus « **koumia** » des groupes de  
compagnies d'assurances

1, rue des Arquebusiers - 67000-STRASBOURG  
48-50, rue Taibout - 75009-PARIS  
78, route de Paris - 69260-LYON-CHARBONNIERES

**Bernard MERLIN**

SECRETAIRE GENERAL

STRASBOURG

**Henry ALBY**

CONTROLEUR PRINCIPAL

" Bordeneuve "

31380-MONTASTRUC-LA-CONSEILLERE

**Pierre SALANIÉ**

AGENT GENERAL

" Le Haut-de-la-Côte "

46220-PRAYSSAC

**Michel LEONET**

PRESIDENT DIRECTEUR GENERAL  
DU GROUPE

Rhin et Moselle - Assurances Françaises  
Languedoc

STRASBOURG

**André FEAGUS**

INSPECTEUR GENERAL HONORAIRE

" Le Méjean "

Pessac - sur - Dordogne  
33 890 - GENSAC

**Maurice DUBARRY**

DIRECTEUR ADJOINT HONORAIRE

" La Grande Candelle "

Allée des Pins - 13009-MARSEILLE

**Renaud ESPEISSE.**

SOUS-DIRECTEUR HONORAIRE

4. Quai Koch - STRASBOURG

# LA KOUUMIA



ASSOCIATION DES ANCIENS  
Reconnue d'utilité publique

DES GOUMS MAROCAINS ET DES A.I. EN FRANCE  
Décret du 26 février 1958, « J.O. » du 1<sup>er</sup> mars 1958

## SECRETARIAT

GÉNÉRAL :  
14, RUE DE CLICHY, 75009 PARIS  
TÉL. : (1) 874-52-93

SECTION : .....

## BULLETIN D'ADHÉSION

NOM et prénoms : .....

Date et lieu de naissance : .....

Situation de famille : .....

Marié, père de famille : nombre d'enfants : .....

Prénoms et date de naissance des enfants mineurs : .....

Situation militaire ou profession : .....

Adresse : .....

N° de téléphone : .....

Derniers grades aux G.M.M. : .....

Unités des Goums et postes A.I. auxquels vous avez appartenu, avec indication des années : .....

Décorations : .....

A ..... le ..... 19.....

Signature : .....

Cotisation annuelle : 20 F.

Abonnement au bulletin (4 numéros par an) : 60 F.

Les DONS sont versés au budget des œuvres sociales de la Kouumia. Paiement par chèque barré, mandat-carte ou C.C.P. : **KOUMIA 8813-50 V PARIS.**

Les réunions ont lieu le 3<sup>e</sup> mardi de chaque mois au secrétariat, de 18 heures à 20 heures, 14, rue de Clichy, 75009 Paris.

Permanence tous les mardis et vendredis, de 15 heures à 18 heures, 14, rue de Clichy, 75009 Paris.  
Métro : Saint-Lazare ou Trinité-Etienne-d'Orves.

ASSOCIATION DES DESCENDANTS DES MEMBRES  
DE LA KOUMIA, ANCIENS DES GOUMS MAROCAINS  
ET DES AFFAIRES INDIGÈNES, EN FRANCE

Association Loi 1901  
Siège social : mairie de Montsoreau - 49730 MONTSOREAU



## BULLETIN D'ADHESION

Nom et prénoms : .....

Date et lieu de naissance : .....

FILIATION : .....

Situation de famille : ..... Nombre d'enfants : ....

ADRESSE : .....

.....

Numéro de téléphone : .....

PROFESSION : .....

Grade dans l'armée (éventuellement) : .....

Profession du conjoint : .....

Nom de jeune fille de votre épouse : .....

Déclare adhérer à l'Association des descendants des membres  
de la Koumia, anciens des Goums marocains et des Affaires indi-  
gènes, en France.

- Montant de la cotisation pour 1983 : 20 F.
- Abonnement au bulletin de la Koumia pour l'année 1983 : 60 F.  
(Ce bulletin paraît quatre fois par an : mars, juillet, septembre,  
décembre.)
- Annuaire : 20 F.

Cet annuaire comprend la liste des membres de la Koumia et celle  
des membres de l'Association des descendants.

- Ci-joint, en règlement, la somme de ..... F.
- Chèque à libeller au nom de l'**Association des descendants des  
membres de la Koumia**  
et à adresser, joint au bulletin d'adhésion, au président,  
Georges B. de LATOUR, Les Magatis, 69, rue de l'Acacia,  
13300 SALON DE PROVENCE (Tél. : (90) 53-63-50.)

A ....., le .....

Signature :

Rayer les mentions inutiles.

# cetelem

89, avenue Charles de Gaulle - Neuilly sur Seine / Tél.637.81.81



## PREMIER ÉTABLISSEMENT SPÉCIALISÉ DANS LES FINANCEMENTS AUX PARTICULIERS

**1 réseau de 13 000 correspondants  
agréés pour votre équipement courant  
et votre confort.**

**57 agences régionales à votre  
disposition.**

**Toute formule de prêt ou d'épargne  
*"pour mieux vivre de vos ressources"*.**

**Un crédit automobile facile par sa  
filiale spécialisée COFICA.**

Au cours d'une réunion, je surpris une courte conversation à une table voisine. Le pacha Hassan se pencha vers un colonel et lui dit :

« Alors, mon Colonel, si j'ai bien compris... cette guerre n'est pas terminée ?  
— Terminée ? s'étonna l'officier. Elle n'est même pas commencée ! »

Après la diffa qui suivit les manœuvres, j'allai faire une promenade près du pont de Bekrit.

Des milliers de goumiers étaient réunis, par petits groupes, autour de moutons entiers rôtis qu'ils dévoraient à belles dents, près d'un amoncellement de victuailles. Leurs rires découvraient des dents éclatantes qui éclairaient leurs faces brunes et barbues.

Les faisceaux d'armes étincelaient près des grands feux.

Les sloughis aboyaient et se disputaient les os et les morceaux de viande que leur lançaient les soldats, aux pieds de quelques oliviers sous lesquels étaient attachés les chevaux qui piaffaient et hennissaient.

Je passai plusieurs nuits sous la tente, auprès d'officiers qui devaient s'illustrer sur les champs de bataille, et accéder aux grades les plus élevés. Je pus ainsi, au contact de ces goums, m'adapter à l'ambiance de ces formations militaires assez pittoresques, que suivaient alors femmes et enfants, et chez lesquelles on trouvait, mélangées, une mentalité paysanne et la fougue des baroudeurs. Si ces « supplétifs » avaient une requête ou une protestation à formuler, ils allaient directement trouver leur capitaine, sans passer par la voie hiérarchique, comme c'est l'usage dans les troupes régulières, et la conversation, ou la discussion se poursuivait autour d'un « berred », de thé à la menthe.

Le loyalisme de ces troupes fut total. Personne, dans les commissions d'armistice, ne fut au courant de ces manœuvres. Bien au contraire, certains goumiers voulurent faire du zèle. A quelque temps de là, des Allemands se rendirent dans le Moyen Ouerrha pour inspecter les goums. L'un des factionnaires gardant le pont de l'Ourtzarh, apprenant quels visiteurs étaient attendus, proposa, ingénument à son capitaine de précipiter leur voiture dans le ravin. « Tu n'auras qu'à dire, Si Captan — déclara-t-il à son supérieur — qu'ils ont eu un accident. Ainsi on n'entendra plus parler d'eux pour un bon bout de temps ! »

### VEILLÉE D'ARMES

Printemps quarante deux... On se sent en transit...  
La défaite est sur nous, nous ploie et nous afflige,  
Avec l'honneur ici personne ne transige,  
En pensant au combat, chacun a le prurit.

Aux pieds d'une falaise aux longs pans de granit,  
Le général Dody, d'un regard, me fustige :  
« Qu'est-ce que ce pékin ? — Un médecin lui dis-je...  
« Ah ! bien... » Et nous partons vers le pont de Bekrit.

De leur pas souple et lent, pareils, lorsqu'ils passent,  
A des fauves lâchés sur leurs terrains de chasse,  
Défilent devant nous les goums et les tabors...

Le pacha Hassan dit, en suivant sa pensée :  
« Et la guerre ? — Elle n'est même pas commencée »  
Répond un colonel en redressant son corps.

## IX

Dès mon retour à Rabat, j'emménageai avec ma femme dans une agréable villa de quatre pièces, entourée d'un jardin, qui avait été mise à notre disposition dans l'enceinte de l'hôpital Moulay Youssef. On me livra le mobilier de fabrication artisanale locale que je venais d'acquérir, des meubles en cèdre sculpté, des tapis, des plateaux et des chandeliers de cuivre qui convenaient parfaitement à nos goûts d'alors. J'ornai les murs de couvertures multicolores, suivant l'usage de la plupart des Européens du Maroc, ce qui donnait une incontestable touche de gaieté.

Le matin, j'assurai la consultation des entrants, puis allais assister le docteur Botreau-Roussel qui complétait mes connaissances chirurgicales. L'après-midi je remplissais les fonctions d'adjoint du docteur Bonjean qui me confia, comme première tâche, le soin de rédiger le rapport global pour l'année 1941.

« Voici les rapports de tous les médecins-chefs de région — me dit-il — dont vous devrez faire la synthèse. Surtout ne manquez pas de faire ressortir que l'épidémie de typhus, à la reprise saisonnière, se développe d'est en ouest, et s'étend comme un voile sur le Maghreb. Qu'avez-vous fait, ce matin, après la consultation ? Où en est votre recyclage chirurgical ? Botreau m'a dit que ça allait très bien... »

— L'infirmier Mansour m'a appris à faire l'opération du trichiasis.

Le docteur Bonjean se mit à sourire.

« Vous voyez que nous utilisons toutes les compétences locales. Dès le début, cet infirmier a montré un goût prononcé pour l'ophtalmologie. Quand nous avons vu qu'il était très consciencieux et très méticuleux, nous lui avons confié toutes les interventions de petite et moyenne importance. Qui plus est, c'est lui, qui forme pour l'ophtalmologie courante, tous les futurs médecins du bled. »

— Cette opération du trichiasis est très facile. Il suffit d'enlever, sous anesthésie locale, un croissant de tissu à la paupière supérieure.

— C'est extrêmement important, car, comme vous le savez, la rétraction de la paupière supérieure, due au trachome, provoque un frottement des cils sur la cornée, entraînant un ulcère, puis, si l'on n'intervient pas à temps, cécité. Et Charbonneau, qui remplace le chef de service, où est-il ?

— Il opère les cataractes !... et s'en tire, ma foi, fort bien. Moi je n'oserais jamais, c'est trop délicat.

— Vous avez raison si vous le sentez ainsi. Il faut toujours rester en-deçà de ses possibilités. C'est la qualité essentielle pour un médecin. *Primum non nocere.* »

Je fus invité, avec ma femme et d'autres médecins, à une diffa chez un notable.

Ce fut le banquet traditionnel, aux plats innombrables : la bastilla, pâte feuilletée aux pigeonneaux, aux amandes et aux œufs, sucrée, salée et poivrée, décorée de dessins faits avec du sucre en poudre et de la cannelle ; ensuite la ribambelle des tajins (plats en sauce) d'une grande variété. Les poulets arrivaient quatre par quatre, dans le même récipient en terre cuite, avec des assaisonnements divers. Le méchoui, mouton entier rôti, était remarquable par la variété de ses viandes tendres ou croustillantes. Des dorades à l'oseille, d'énormes dindes farcies au miel, puis le couscous furent enfin présentés. Pendant tout le repas on avait bu de l'eau et du lait d'amandes rafraîchi qui est un pur délice. Certains, qui en étaient amateurs, se firent apporter du leben (du petit lait) et du raïb (lait caillé). Les fruits variés, les larges tranches de pastèque rafraîchies avec de la glace, diverses pâtisseries se succédèrent, puis les trois verres rituels de thé à la menthe terminèrent le festin.

Une fillette s'approcha avec un aiguière en forme de poire contenant de l'eau de roses, et se mit à asperger, en riant, les invités, puis on se lava consciencieusement les mains, passablement grasseuses, puisqu'on avait mangé avec les doigts.

De tels repas étaient véritablement pantagruéliques. Les estomacs demandaient grâce. Je ne pouvais m'empêcher de penser aux restrictions que l'on

connaissait en France, où sévissaient les cartes de ravitaillement, et je me disais que nous étions des privilégiés.

Le spectacle était pittoresque devant l'hôpital Moulay Youssef. Une fête foraine s'y tenait en permanence. Plusieurs tombolas étaient installées. Un homme jeune, faisant des pitreries, chantait dans un curieux sabir franco-marocain, une chanson aux paroles naïves, rythmée par les accents scandés d'une musique tonitruante.

Dans un terrain vague voisin de l'hôpital, des cavaliers, s'entraînant pour la prochaine fantasia officielle, caracolaient sur des étalons richement caparaçonnés. La couple d'un marabout était entourée de deux palmiers géants qui semblaient le protéger d'un geste tutélaire. Des mendiants, tendant leur sébille, accroupis contre un mur, avaient un visage serein, illuminé par une lumière intérieure, dès qu'ils prononçaient ce nom : « Allah... » en montrant le ciel du doigt.

J'aurais voulu m'arrêter, prendre des croquis et passer mon temps à faire des tableaux, mais d'autres tâches m'appelaient.

Pour une fête musulmane, je fus invité avec ma femme, au Méchouar, le palais du sultan. Nous pûmes assister à la cérémonie d'allégeance des pachas et des caïds envers leur chef spirituel et temporel. A l'intérieur du palais, les représentants du gouvernement français et les membres du corps diplomatique allèrent saluer, l'un après l'autre, le souverain assis sur son trône.

Nous nous sentions, Corinne et moi, bien loin de l'ambiance mesquine et sclérosée d'une petite ville de province.

## LA DIFFA

La pâte feuilletée aplatie au rouleau

Reçoit la farce exquise au parfum de noisette,

Zohra, ce cordon bleu, connaît bien la recette,

L'art d'apprêter la chair de chaque pigeonneau,

Elle s'affaire encor autour de son fourneau,

La fine bastilla va bientôt être prête,

La décoration, à l'instant, sera faite,

Eclairons la demeure et l'entrée à giorno.

Chaque tajin mijote et le méchoui croustille,

Mais les aides sont lents et Zohra les houspille,

Déjà les invités entrent chez le caïd...

« Du lait d'amandes ! Vite... emplissez les carafes ! »

Bientôt la fantasia... Dehors les chevaux piaffent...

Nous devons célébrer avec faste l'Aïd.

## X

Les personnes que j'avais examinées le matin à la consultation me faisaient fréquemment appeler à domicile, lorsqu'elles étaient alitées ou fébriles. Je m'y rendais après 18 heures, et pénétrais ainsi à l'intérieur des maisons marocaines, du douar Debarh jusqu'à la kasbah des Oudaïas, y compris celle d'un peintre en renom d'où l'on avait une vue extraordinaire.

La première chose qui me surprit, au cours de ces visites, c'était l'urbanité, la cordialité et la politesse exquises avec lesquelles on me recevait.

Dans les formules les plus courantes, on faisait continuellement référence à Allah.

Chez certains, l'aspiration vers la pureté était le but suprême qui ne pouvait être atteint que par une véritable ascèse.

Cette vie patriarcale était comme illuminée d'une sorte d'aura biblique. Le respect manifesté par les enfants à leurs parents était touchant, bien différent des relations familiales qui se sont si vite dégradées en Occident. J'étais impressionné par la foi de ceux que je rencontrais dans les endroits les plus reculés et les plus cachés, en train de faire leur prière. L'Islam, mot qui signifie soumission, propose comme chemins pour conduire à Allah la Maarifa, la Connaissance, et la Marhaba, l'Amour. Je fus surpris, le soir du vingt-septième jour du ramadan, de constater que le silence tombait sur le douar voisin. C'était la nuit qui, à elle seule, vaut plus que mille mots : « Leilet el Kadr », la nuit du Destin, où les anges et la parole de Dieu descendent sur terre.

En allant voir un malade, je me sentis plongé dans une ambiance quasi surnaturelle. Des lampes et des chandelles étaient allumées dans toutes les demeures, les mosquées étaient éclairées.

Je remarquais partout la retenue du geste, la dignité, l'inflexion même de la voix qui en disait plus que la parole prononcée, les rites de la main qui maniait le « berred » pour servir le thé à la menthe.

A maints détails de l'ornementation de la maison ou du patio ombragé, au choix des faïences décoratives, aux ciselures en stuc qui garnissaient les plafonds, je me rendais compte bien vite que tout Marocain est un artiste et souvent un poète.

Qui pourrait traduire comme il convient le charme et la magie des nuits marocaines ?

Certes, bien des écrivains se sont essayés à les décrire, avec plus ou moins de bonheur, mais il faudrait la fougue d'un Hugo, la poésie d'un Verlaine, et peut-être les accents d'un mystique pour faire ressentir, à ceux qui ne les ont pas connus, cette langue ineffable, cette volupté des sens et de l'esprit, ce caractère d'irréalité qui envahissent ceux qui s'y abandonnent.

Pour certaines personnes, le mystère des femmes voilées, les palmeraies et leurs chameliers, les ruelles obscures de Fès, sont des poncifs et des clichés, des rabâchages pour dépliant touristiques et cartes postales. Faire référence aux contes des Mille et Une Nuits devient une absurdité... Question de tempérament sans doute... Pour ma part, je l'avoue, j'étais extrêmement sensible aux impressions que j'accumulais — impressions visuelles, olfactives, auditives, voire gustatives, dans leur nouveauté, et de telles comparaisons ne m'ont jamais paru ridicules, mais plutôt très proches de la réalité.

Corinne et moi fûmes invités un soir chez un notable à une soirée intime, en plein air, sur la terrasse d'un des immeubles les plus élevés de Rabat. Avec ses arbres exotiques et ses arbustes odoriférants, on se trouvait dans un véritable jardin suspendu.

L'atmosphère, à peine tiédie, était parcourue par moments d'une brise légère qui faisait balancer les palmes comme sous une caresse.

La juxtaposition des terrasses éclairées par la lune sur la cité européenne, la médina et le mellah, avec leurs formes géométriques variées, aurait pu faire penser à quelque tableau abstrait, n'eût été la présence des arbres qui se détachaient comme des ombres chinoises sur un horizon lactescent.

Les étoiles paraissaient énormes.

Devant un jet d'eau, jaillissant d'une vasque illuminée, s'irisait, inattendu, un arc-en-ciel miniature.

Une jeune servante marocaine, dans une djellaba rose, apporta silencieusement des rafraîchissements sur un plateau d'argent.

Dans l'odeur entêtante des seringas et des jasmins, les invités, étendus sur des coussins, se taisaient.

L'heure venue, on entendit la voix lointaine du muezzin glorifiant la puissance de Dieu l'unique.

Je me taisais, ne pouvant extérioriser, par la parole, ce que je ressentais.

Il devait en être de même pour mes voisins, silencieux, perdus dans leur rêve.

Mais peut-on exprimer l'inexprimable ?

## FARNIENTE

Ces arabesques d'or où des lueurs s'irisent,  
Amènent l'invité qui s'étend à rêver,  
Puis, insensiblement, il se sent dériver...  
Des chanteurs de l'Atlas, sur le souk, improvisent.

Le temps s'est arrêté... Ces heures sont exquises...  
A leur coupe enchantée allons nous abreuver,  
On dirait qu'une fée est à notre chevet,  
Le véritable enfer est dans nos cités grises!

Ce mince filet d'eau qui jaillit en jasant  
Au milieu d'un patio paisible et reposant  
De toute obsession, à l'instant, nous délivre.

« El li fat mat. » C'est vrai... Le passé n'est plus rien,  
Partons, sans plus tarder, dans un songe aérien,  
L'Islam et le Coran sont tout un art de vivre.

## XI

## SETTAT, IMOZZER, OUTAT-EL-HADJ

Tout en ayant mon port d'attache à Rabat, je continuais, en attendant mon affectation définitive, à assurer des intérim.

C'est ainsi que j'allai remplacer le médecin-chef de l'hôpital de Settât qui était tombé malade, le docteur Mornas.

Settât me laissa le souvenir d'une grosse bourgade poussiéreuse, mais dotée d'une piscine, ce qui était fort appréciable.

Le pacha de cette ville, qui m'invita à déjeuner à plusieurs reprises à sa table (européenne) était Si Thami el Mokri, fils du Grand vizir, lequel, sous l'autorité de plusieurs sultans successifs, avait présidé à la plupart des actes diplomatiques dès avant la fin du siècle dernier, et qui devait mourir plus que centenaire.

Si Thami était un aristocrate de manières raffinées. Grand et mince, le visage empreint de noblesse, d'une exquise courtoisie, il possédait le diplôme d'ingénieur agronome de la faculté de Grenoble. Pétri de culture française, sa formation musicale et littéraire était fort étendue. Il joua un rôle important mais éphémère durant la période charnière qui se situa entre la fin du protectorat et le retour d'exil de S.M. Mohammed ben Youssef.

Quand j'arrivai à Settât, les épidémies battaient son plein.

Celle qui m'inquiéta le plus, car elle se déclencha à quelques kilomètres à peine de la ville fut une épidémie de... peste ! Bien entendu, les cas de typhus, de typhoïde, etc., ne manquaient pas.

Les consignes étaient les suivantes :

Pour déceler le moindre cas suspect, indépendamment des malades qu'on nous amenait, nous devions examiner chaque nouveau cadavre.

La « micro-réaction de Brumpt » permettait de savoir sur-le-champ s'il s'agissait d'un cas de typhus, de typhoïde ou de paratyphoïde.

Le typhus était transmis par les poux, la peste par les puces. Pour nous en préserver nous enfilions de grandes salopettes, serrées aux genoux, aux chevilles, aux poignets et au cou avec des liens auxquels étaient suspendus des sachets d'essences végétales, appelées « espèce aromatique ». La poudre D.D.T., en effet, n'existait pas encore. Ces moyens de protection étaient assez peu efficaces, car au retour des visites, nous sentions des hordes de puces pulluler sur notre corps.

Si d'aventure l'une avait été pesteuse, nous aurions eu de grandes chances d'être contaminés, car le vaccin auquel nous avions été soumis était peu actif.

Grâce au ciel, les foyers de peste étaient assez rapidement circonscrits. Nous en venions à bout beaucoup plus facilement que de ceux de typhus.

Cette petite flambée épidémique, si elle entraîna un certain nombre de décès, fut éteinte en deux semaines.

À côté de ces souvenirs plutôt pénibles, l'hôpital de Settat laissa dans ma mémoire une image souriante, et amusante.

La jeune Malika venait de mettre au monde un enfant : une ravissante petite fille, prénommée Yasmina, grasse et potelée à souhait, qui semblait déjà ébaucher des sourires. Malheureusement la maman n'avait pas une goutte de lait. Ses jolis seins, fermes et galbés, se révélaient à l'usage totalement inadaptés au rôle que le Créateur leur avait initialement imparti.

Jusqu'alors objets de luxe et d'agrément, ils se refusaient obstinément, plusieurs jours après la naissance, à toute fonction utilitaire.

On put heureusement trouver une nourrice bénévole parmi les autres accouchées.

Je prescrivis tous les produits galactogènes habituels, mais sans résultat. Je redoutais de mettre le bébé à l'allaitement artificiel, car l'été approchait, et le lait maternel eut été bien préférable pendant la saison chaude.

La pharmacopée marocaine fut même mise à contribution. Les matrones préparèrent un mélange fort appétissant, à base de « halba » (fenugrec) et d'amandes pilées que l'on fit absorber à Malika, mais aucune amélioration ne se produisit. La montée laiteuse ne se faisait pas.

Un matin, je crus entendre un mugissement dans la maternité.

Avait-on amené une vache en vue de pourvoir à l'alimentation de la petite Yasmina ? A quoi bon, puisque pour le moment, on disposait d'une nourrice ?...

J'entrouvris la porte et vis deux matrones tenant en l'air une couverture déployée, derrière laquelle devait se passer une scène insolite. Je repoussai l'une des femmes qui tentait de s'opposer à mon intrusion et assistai à une scène ahurissante : à l'intérieur d'un cercle d'une quinzaine de femmes, se trouvait Malika, à quatre pattes, complètement nue. Elle tournait en rond, en poussant des mugissements, et en répétant : « Red i halib ! Red i halib ! » (Rends-moi mon lait.)

« Qu'est-ce que c'est que ce cirque ? » m'écriai-je, stupéfait.

On m'expliqua que cette coutume, des plus connues, était destinée à provoquer une stimulation de la glande mammaire de l'accouchée.

Pendant plusieurs jours, cette scène se répéta, au rythme de deux ou trois séances par jour. Je m'inquiétais, car je craignais que ces efforts provoquent des hémorragies.

Chacun paraissait tout à fait confiant dans le résultat de cette méthode ambulatoire pour déclencher la sécrétion lactée. Le lait devait venir à l'heure fixée, quand Allah l'aurait décidé. Il était impensable qu'il pût abandonner le nouveau-né. A quoi bon s'alarmer inutilement ?

J'en arrivais à admirer cette confiance illimitée que les musulmans accordent à la Providence, ce qui ne laissait pas d'être assez émouvant.

Effectivement les seins se gonflèrent peu à peu, une légère humidité apparut au niveau de l'aréole et, à l'émerveillement de chacun qui pourtant s'y attendait, une sécrétion normale s'établit. Chaque nouvel entrant se précipitait vers Malika. Elle était dans l'obligation de montrer que son lait était bien arrivé, et en pressant son sein, elle envoyait parfois, par mégarde, un jet dans l'œil du visiteur, aux rires de l'assistance.

Tout le monde s'écriait alors en chœur, avec de grandes inclinations du tronc : « El Hamdoulillah ou choucroulillah ! » (Louanges et gratitude à Dieu !)

Je pensai alors que cette gymnastique bizarre, ces interminables promenades à quatre pattes avaient eu une heureuse influence, en raison de la congestion passive des seins qu'elles avaient entraînée et que les processus psycho-physiologiques concomitants avaient abouti à une relance hormonale, avec l'aide de Dieu, bien entendu.

## SCÈNES DE RUE

Un petit âne gris allègrement trotte

Et porte un vieux fellah, les pieds touchant le sol...

— Sous le soleil couchant des cigognes en vol —

Voici le porteur d'eau dont la cloche tintinne,

Une fille dansant de ce pas qui piétine

Avec ses lourds bijoux d'argent autour du col,

Une femme voilée aux yeux teintés de khol,

Auprès d'un marabout la foule s'agglutine.

Sur de hauts oliviers grimpent malgré le vent

Des chèvres grignotant les fruits près de l'aubert

De la source sacrée où glissent les anguilles,

Et mon esprit s'en va soudain vagabonder

Aux rythmes d'un vieil air qui s'échappe, scandé,

D'un café maure obscur perdu sous les charmilles.

(A suivre.)

Docteur Henri DUPUCH.



## En « Terre sainte » (du Sinaï au Golan)

(11 au 26 avril 1983)

Je conclus **Les tribulations d'un gommier en Chine** (cf. La Koumia n° 87 de décembre 1982) en faisant part de mon projet de me rendre en 1983 en Inde du Nord et au Népal. Mais, « l'homme propose et Dieu dispose ». Cédant à l'aimable insistance d'un de nos voisins, j'avais accepté de prendre rang dans l'ordre équestre des chevaliers du Saint-Sépulcre de Jérusalem.

De ce fait, mon épouse et moi nous sommes intégrés au pèlerinage en Terre Sainte organisé par l'ordre durant le mois d'avril 1983, et j'eus l'honneur insigne d'être adoubé chevalier par Sa Béatitudo Mgr Beltritti, patriarche latin de Jérusalem en la basilique même du Saint-Sépulcre le 20 avril.

Notre voyage-pèlerinage étant programmé depuis janvier, nous n'avons eu aucune difficulté de change et nous avons bénéficié de multiples occasions de contact avec les divers éléments de la population locale, revoyant avec un très vif intérêt, et sous un angle différent, une Palestine matériellement et socialement transformée depuis notre dernier passage en 1964.

Nous avons revécu en esprit, sous la direction de guides particulièrement éclairés (les R.P. Sabias, supérieur des pères de Sion et Delalande, de la custodie franciscaine) l'histoire du christianisme depuis le sacrifice d'Abraham jusqu'à la Passion du Christ et à la Pentecôte, visitant maints sites historiques, évoquant la vie des différents prophètes et mettant nos pas dans ceux du Christ, depuis le Sinaï jusqu'au Jourdain, à travers la Judée, la Semarie et la Galilée.

Nous avons aussi retrouvé auprès des pères de l'Ecole biblique la trace du passage récent de notre ami de Mareuil, qu'accompagnait alors le lieutenant-colonel Georges Gautier, notre regretté secrétaire général.

Il n'est pas dans mes intentions de retracer ici point par point les itinéraires suivis, mais seulement par la mention des principaux sites visités et le récit des

contacts pris, d'éclairer nos amis sur l'extraordinaire évolution de cette région, d'en exposer les contrastes qui devraient à mon avis susciter plus de complémentarité que d'opposition, et d'essayer d'en dégager des hypothèses sur l'avenir.

Embarqués à Orly le lundi 11 avril vers 21 heures sur un DC7 des Austrian Air Lines (avec un billet de la Swissair !...), après avoir franchi les différents barrages de police et de douane, sans être soumis à aucun contrôle d'aucune sorte, alors que prudemment nous n'étions porteurs que des sommes strictement autorisées, nous fîmes escale de nuit à Vienne, en Autriche, non sans éprouver quelques difficultés à trouver un transporteur acceptant de nous emmener jusqu'à l'hôtel avec... nos bagages.

Après une nuit courte (réveil à 6 heures) et bruyante, au centre de la capitale autrichienne, heureusement suivie d'un petit déjeuner réconfortant, nous reprenons vers 7 heures un autobus urbain dont le conducteur n'accepte de nous emmener à l'aéroport qu'après force palabres en raison du volume de nos bagages et de notre nombre (15 personnes). Après une visite de douane rapide mais une attente assez longue, nous décollons pour Lod - Tel Aviv vers 9 h 30.

Arrivés à l'aéroport Ben Gourion de Lod vers 13 heures, nous y sommes accueillis par le R.P. Francisco Sabias, originaire du Brésil, supérieur des Pères de Sion (spécialement orientés vers les colloques judéo-chrétiens). La grisaille de Paris et de Vienne a fait place à un ciel d'azur qui nous met aussitôt en excellentes dispositions pour commencer ce pèlerinage.

C'est dans les ruines de Amwas, ville que beaucoup considèrent comme étant l'Emmaus de l'Évangile, à mi-chemin entre Lod et Jérusalem, que fut célébrée la première messe quotidienne de ce voyage. Sur une dalle de pierre, le R.P. Sabias étendit une nappe blanche et disposa les objets du culte. Au milieu de ces ruines datant de l'époque du Christ, qui jouxtaient celles de la basilique édifiée par les Croisés au début du 12<sup>e</sup> siècle, cette célébration en plein air scella dès notre arrivée en Terre Sainte l'amitié qui, tout au long de ce voyage régna dans notre groupe. Le départ était donné et, dès lors, quels que soient les incidents de parcours inévitables, l'entraide serait permanente et le sourire sur tous les visages.

Avant de gagner Beersheva où nous devions passer la nuit, nous avons fait un détour par Ashkelon en bordure de mer, l'une des cinq métropoles philistines dont les vestiges archéologiques (ruines hyksos, agora romaine et remparts croisés) permettent de jalonner l'histoire.

À la tombée de la nuit nous atteignons Beersheva, capitale du Neguev, au nord de celui-ci, ville d'Abraham, d'Issac et de Jacob, détruite par Josias, qui ne retrouva sa splendeur et sa prospérité qu'à l'époque nabatéenne, et compte actuellement près de 100.000 habitants. Les fouilles entreprises apportent, par leur découverte de nombreuses poteries, de vaisselle domestique mais aussi d'objets culturels tels qu'amulettes, brûle-parfums, figurines d'Astartés, une preuve de la vitalité de cette cité du désert.

Le lendemain mercredi 13 avril nous avons quitté Beersheva peu après le lever du soleil pour gagner en car Dimona (la cité atomique), peuplée en grande partie par des Juifs venus du Maroc. Au cours d'un bref arrêt nous avons eu la joie, mon épouse et moi, chacun de son côté, de contacter en arabe marocain quelques dizaines d'habitants originaires du Maghreb.

Dès ce moment, il m'est apparu qu'instruits par leurs parents, les jeunes Juifs nés sur place dans des familles marocaines, comprennent et parlent eux-mêmes l'arabe marocain. J'eus par la suite confirmation de cette impression à maintes reprises à l'occasion des contacts pris dans les hôtels dont très souvent les personnels de direction et de services sont d'origine marocaine. Je trouvai là l'ouverture qui me permit durant tout notre séjour de faciliter les contacts des membres de notre groupe avec les populations locales au niveau des besoins de la vie quotidienne.

De Dimona nous gagnâmes Mamshit, un carrefour des routes du cuivre et des épices, qui garde les ruines de ses trois périodes de peuplement : nabatéenne (deux cimetières, habitations ordonnées autour d'une cour intérieure, retenues d'eau dans les oueds et, surtout, écuries fort bien conservées), romaine (muraille délimitant la ville à environ cinq hectares) et byzantine (deux églises dont une présente encore un fort joli pavement de mosaïques).

Faisant route vers le sud-ouest notre car nous emmena vers le kibboutz « Ben-Gourion » où ce dernier décida de prendre sa retraite pour prouver à son peuple que la vie était possible dans le Néguev. C'est là qu'à l'occasion d'un pique-nique décontracté sur un emplacement aménagé à l'ombre des oliviers, nous eûmes les premiers contacts avec des éléments féminins de l'armée israélienne assurant la garde du chalet en bois (avec air conditionné) qu'habitèrent Ben Gourion et son épouse.

Malgré la température qui commençait à monter (plus de 30°) nous poursuivîmes notre route vers Avdat (ou Oboda), la ville du roi Oboda III, contemporain de la naissance du Christ, où le R.P. Sabias célébra la messe. Les vestiges d'installation d'un pressoir devant lesquels s'extasièrent nos compagnons bordelais et bourguignons, de l'atelier d'un potier, ainsi que le grand bassin et le système complexe de canaux découverts sur les pentes entourant la ville et au pied de celle-ci, témoignent d'une activité agricole et viticole étonnante au milieu de ce désert où l'on ne vivait pas seulement du commerce et du transit. Allant de là droit au sud par la route longeant l'oléoduc qui acheminait le pétrole du golfe d'Aqaba à Tel Aviv, nous rejoignons Eilat en nous arrêtant quelques instants au pied des piliers du roi Salomon, à proximité des mines de cuivre exploitées depuis le quatrième millénaire. Le gérant de l'hôtel d'Eilat est originaire de... Casablanca, il est arrivé en Israël à l'âge de trois ans mais il parle fort correctement l'arabe marocain, de même que les serveurs du restaurant dont les familles sont pour la plupart originaires de... Marrakech. Nous sommes en pays de connaissance, traités en « frères », ce qui facilite la solution des petits problèmes inhérents à tout déplacement en groupe. Le lendemain jeudi 14 avril, après avoir fait viser nos passeports, nous prenons l'avion à 8 heures pour l'aéroport qui dessert le monastère de Sainte-Catherine, au cœur du Sinaï, en territoire égyptien depuis avril 1982. Le vol est de courte durée, mais les formalités à l'arrivée sont, hélas ! assez longues, les policiers et douaniers égyptiens devant reporter à la main et en arabe sur un cahier d'écolier les inscriptions mentionnées en français sur nos passeports... Il n'y a de leur part ni animosité, ni mauvaise volonté, mais... ignorance totale des caractères latins. Après quelques mots échangés en arabe les petites incompréhensions s'effacent et c'est avec le sourire que s'effectuent les formalités administratives, nous permettant de prendre le car qui nous emmène sur une piste en partie goudronnée jusqu'au monastère. Quelques kilomètres avant nous franchissons le col où le président Sadate avait envisagé d'édifier le Centre spirituel des religions du livre, comportant une église, une synagogue et une mosquée et où lui-même s'était fait bâtir un modeste ermitage.

Le monastère de Sainte-Catherine, à 2.602 mètres d'altitude au centre d'un massif granitique, est depuis quatorze siècles un lieu de recueillement et de prières, « bastion accroché à la pente aride où la vie appartient aux pierres, où chaque être vivant est déjà un défi, où le jour se lève sans qu'aucun bruit ne résonne ». Il existe dans le silence et la solitude depuis 557, jamais abandonné malgré les vicissitudes de l'histoire. Le sultan El Hakim lui-même (996-1021), ne lui a fait aucun mal. Les moines (actuellement orthodoxes) plus ou moins nombreux veillent jalousement sur cette oasis de paix et de prière. Au cours des années le monastère sera enrichi de la plus belle collection d'icônes et de plus de six mille manuscrits dont certains, enluminés, font de cette bibliothèque l'une des plus riches du monde.

Après nous être recueillis quelques instants devant le buisson ardent de Moïse, le R.P. Sabias célébra la messe dans le jardin du monastère sous les oliviers centenaires, à proximité de la « cave des crânes » où sont rassemblés les crânes des moines décédés et où est encore conservé le squelette habillé de l'un de ceux-ci, mort dans « l'exercice de son ministère » en confessant des pèlerins.

Regrettant de quitter aussi rapidement ce lieu de paix et de silence où je venais de retrouver le calme mais aussi l'écrasante immensité ressentie lorsque j'exerçais en 1958-1960 le commandement du secteur saharien d'Adrar à 1.000 km au sud de Béchar, nous reprenons l'avion vers 13 heures pour Eilat après avoir rempli auprès des mêmes fonctionnaires égyptiens les mêmes formalités qu'à notre arrivée quelques heures auparavant.

Durant l'après-midi nous avons effectué la classique promenade en bateaux à fond de verre, permettant d'admirer les coraux du golfe d'Aqaba, et la visite des ateliers artisanaux de pierres et de poteries.

Le vendredi 15 avril nous avons quitté Eilat vers 8 heures pour rejoindre le soir même Tibériade en longeant sur plus de 400 km la frontière jordanienne, traversant la région de Sodome, d'Ain Gueddi sur la mer Morte et Jéricho où une messe fut célébrée chez les sœurs dominicaines. L'une de celles-ci, récemment arrivée de Beyrouth où elle venait de passer quinze ans, me reprocha en termes véhéments « la trahison de la France à l'égard des Libanais qui, « apercevant le drapeau français de notre détachement d'intervention, espéraient voir notre pays rétablir sur place comme jadis l'ordre et la paix... »

Vers 21 heures, notre groupe de quinze était rejoint à Tibériade par dix-sept autres pèlerins du Saint-Sépulcre arrivant de Paris, avec lesquels nous allions poursuivre ce pèlerinage en Galilée, Judée et Samarie, sous la houlette spirituelle du R.P. Bos, vice-recteur de Notre-Dame-de-la-Garde de Marseille.

C'est à Nazareth que nous passâmes la journée du samedi 16 avril. Après la célébration de la messe dans la basilique de l'Annonciation, construite autour de ce qui a été la maison où Marie vécut son enfance, à la sortie de l'office nous prîmes contact tout à fait fortuitement avec les chevaliers du Saint-Sépulcre de la lieutenance d'Angleterre, et nous rendîmes à l'école technique, que dirigent les frères salésiens, groupant plus de quatre cents élèves appartenant à l'une des trois religions du Livre, puis à l'hôpital français où règne en véritable apôtre le docteur Plessier qui, avec beaucoup de simplicité, nous exposa ce que la volonté d'un homme peut réaliser lorsqu'elle se sent soutenue ne serait-ce que moralement.

Après avoir déjeuné dans un restaurant arabe, car c'était le jour du sabbat, nous avons rendu visite aux sœurs qui firent la charité au frère Charles de Foucauld, en pleine recherche, de lui confier les fonctions de jardinier dans lesquelles il n'excella d'ailleurs pas, d'après les échos recueillis sur place. Ces mêmes fonctions sont actuellement dévolues à une jeune sœur vietnamienne avec laquelle j'ai pu évoquer rapidement quelques souvenirs de... Langson et de Dong Dang à sa grande joie. Enfin, sur le chemin de retour vers Tibériade, nous nous sommes arrêtés à la synagogue proche du puits où Marie venait, comme ses compagnes, puiser l'eau nécessaire au foyer de ses parents. La journée du lendemain dimanche nous vit, après une petite heure de navigation, sur les rives du lac de Tibériade, appelé aussi mer de Galilée, où furent successivement évoqués maints passages de l'Evangile, que ce soit à Capharnaüm, à la maison de Pierre, au mont des Béatitudes où fut célébrée la messe. Dans l'après-midi, après avoir traversé la petite ville de Qiryat Shemona où se tenaient les entretiens libano-israéliens sous l'égide de M. Philip Habib, représentant du président des Etats-Unis, et déjeuné au kibboutz Ayeleth Hashaba, à la lisière de l'ancienne frontière syrienne, jadis sous le feu de turbulents voisins, nous avons franchi cette ligne de démarcation gagnant la partie du plateau du Golan actuellement occupée par Israël, nous arrêtant un instant à Banias, aux sources du Jourdain.

En avril 1964 j'avais déjeuné dans ce même kibboutz, mais il fallait le quitter avant la nuit et les paysans aux alentours travaillaient dans les champs avec leur fusil en bandoulière. Désormais nous comprenions mieux la volonté déterminée d'Israël de demeurer sur le Golan.

En revenant vers Tibériade nous avons fait un crochet par Safed, petit village haut perché (1.100 m), centre de la Cabale, très durement touché lors des derniers conflits, où nous avons été admis dans deux synagogues, pouvant ainsi prendre contact avec quelques israélites originaires de... Marrakech.

Le lundi 18, sous un ciel maussade, nous sommes montés au mont Thabor (en partie en taxi vu l'étroitesse et la sinuosité des cinq derniers kilomètres de la piste d'accès) où la messe fut célébrée dans la basilique de la Transfiguration (épisode de la rencontre avec Moïse et Elie). Puis nous nous rendîmes à Jéricho en nous arrêtant au château de Belvoir dont les ruines évoquent encore fort concrètement la présence sur cette terre de nos ancêtres Croisés.

Après un bref repas pris dans un restaurant de Jéricho tenu par un israélite originaire de... Casablanca, si ému de m'entendre parler marocain qu'il refusa de me faire payer la bouteille de vin de... la Trappe de Latroune que nous venions de consommer, toujours sous la conduite éclairée du R.P. franciscain Delalande nous passâmes l'après-midi sur les ruines de Jéricho. Et là j'appris enfin ce que signifie « à la septième sonnerie des trompettes les murailles s'écroulèrent ». En fait, pour bien marquer leur volonté de prendre une cité, les assaillants avaient coutume de faire le tour de ses remparts en jouant de la trompette (la fanfare précédant la

troupe). En l'occurrence Josué, souhaitant éviter des pertes humaines, tant dans ses propres troupes que chez son adversaire, réitéra jusqu'à sept fois ce défilé tout autour des remparts de Jéricho, et à la septième fois les habitants, comprenant enfin l'obstination de l'assaillant, lui ouvrirent les portes de la cité. Puis, traversant le désert de Juda, et la ville de Béthanie, nous arrivâmes en fin d'après-midi à Jérusalem après avoir franchi le col de la parabole du « bon samaritain » et nous rendîmes aussitôt sur le Saint-Sépulcre, but premier de ce pèlerinage.

Au cours de cette randonnée, il nous fut possible de circuler dans ce qui reste des camps de réfugiés palestiniens établis autour de Jéricho, de contacter quelques habitants de cette ville, tant israéliens qu'arabes, et surtout de prendre conscience de l'effort consenti par Israël pour encercler Jérusalem de villes nouvelles à peuplement juif, ces villes, de construction de type HLM moderne très amélioré, étant reliées à la capitale par de larges voies asphaltées dont le tracé évite soigneusement tout village arabe. En voyant toutes ces nouvelles cités en périphérie de la capitale on comprend mieux la phrase fameuse de ce ministre israélien : « Nous devons agir pour que les Arabes se sentent pris comme un cafard dans une bouteille », et l'inquiétude de cette « minorité assiégée ». On peut estimer actuellement à 1.200.000 le nombre des Arabes habitant les « territoires occupés » parmi lesquels on dénombre 50.000 catholiques, 50.000 orthodoxes, arméniens, chypriotes... tandis que 100.000 Arabes chrétiens environ sont réfugiés en Jordanie. Quant aux habitants de Jérusalem détenant un passeport français, ils sont au nombre de 4.000 environ, la plupart ayant opté pour la double nationalité (israélienne et française).

Notre groupe était fort bien logé à Notre-Dame-de-France, devenue Notre-Dame-de-Jérusalem depuis son acquisition par le Vatican, située à proximité des remparts de la vieille ville, dont l'accès à pied est très facile, et d'où la vue s'étend sur l'ensemble de la cité.

Le mardi 19 fut consacré à une visite complète et détaillée de la ville même de Jérusalem, tandis qu'avait lieu le lendemain l'entrée solennelle des chevaliers de la basilique du Saint-Sépulcre, suivie d'une grand-messe dans la chapelle attenante des pères franciscains qui ont conservé la custodie des lieux saints, le patriarcat latin n'exerçant son autorité que sur les réalisations catholiques postérieures à 1880.

C'est au cours de cette cérémonie que Sa Béatitude, Mgr Beltritti, entouré de Mgr Batish et du R.P. Mendevielle, père de Bétharam, depuis cinquante-deux ans à Jérusalem, procéda à l'adoubement des nouveaux chevaliers (le marquis de Fayolle, le docteur Petit et moi-même) avec l'épée de Godefroy de Bouillon précieusement conservée à la custodie. Nous profitâmes ensuite du déjeuner auquel nous avait conviés S.B. le patriarche pour prendre de plus amples contacts avec divers membres de son entourage, avant de nous rendre au mémorial de Yad Yashem élevé à la mémoire des Juifs morts en déportation, très impressionnant par la sobriété de son architecture et le recueillement qui y règne. Puis, passant à l'hôtel Holiday Inn, nous nous fîmes expliquer par le R.P. Delalande l'évolution de la ville de Jérusalem à partir de l'extraordinaire maquette construite dans le parc de cet hôtel et régulièrement mise à jour en fonction des découvertes effectuées par les archéologues. En fin d'après-midi, grâce à l'amabilité de M. Gueguin, consul général de France à Jérusalem, nous avons pu étendre très largement nos contacts au cours d'une réception à laquelle le représentant de la France (qui relève directement du quai d'Orsay et non de notre ambassadeur en Israël résidant à Tel Aviv comme tous ses collègues occidentaux), nous avait conviés ainsi que les notabilités françaises laïques et religieuses de la ville, les personnels du consulat général et des différentes missions scientifiques et humanitaires occidentales. J'y retrouvai avec joie le R.P. Tournais, ancien directeur de l'École biblique, à la retraite depuis quelques mois, mais resté conseiller de son remplaçant et chargé de nombreuses missions, en particulier en Jordanie, d'où il venait précisément de rentrer après un bref séjour chez le frère du roi Hussein dont il fut le précepteur. J'avais connu le R.P. Tournais en 1963 lorsqu'étant attaché militaire à Téhéran et Kaboul je lui avais permis de joindre ces deux capitales à peu de frais en lui confiant... la valise. Par la suite c'est lui qui avait guidé nos pas en Terre Sainte quand mon épouse et moi y étions venus de Téhéran avec une de nos filles, le commandant de Boisfleury (futur Grand Dieu à Saumur) alors directeur du Club hippique impérial et le commandant Pianasso,

du service des Poudres, mon conseiller technique pour la construction de la poudrerie iranienne. A l'occasion de ce cocktail je fis la connaissance du R.P. de Taragon, professeur à l'Ecole biblique, des membres de notre mission archéologique, et y retrouvai la Supérieure de la maison pour enfants handicapés tenue par les Filles de la Charité, que nous avions visitée quelques heures auparavant. Je pus ainsi poursuivre une conversation, difficilement engagée au milieu de ses pensionnaires, fort instructive quant aux relations existant sur place entre les adeptes des trois religions du livre.

Le jeudi 21 avril, après un petit détour par Montjoie, pour y saluer la mémoire des Croisés qui baptisèrent ainsi le lieu d'où, au bout d'un long chemin, ils voyaient enfin... Jérusalem, nous allions passer la journée à Taybeh.

Cette paroisse catholique des monts de Judée, ancien Ephrem de la Bible, où le Christ s'est retiré avant Sa Passion, et où le R.P. de Foucauld a écrit sa **Retraite à Ephrem**, située à 30 kilomètres Nord-Nord-Est de Jérusalem, a été « adoptée » par la lieutenance de France de l'ordre dont les actuels statuts précisent que son action a pour but de :

- conserver et propager la foi en Terre Sainte ;
- soutenir les droits de l'église catholique en Terre Sainte.

Il apparaît en effet que, pris entre les musulmans et les Juifs, les Arabes catholiques désertent volontiers leurs villages pour aller chercher la sécurité en exil. Les chrétiens étaient 250.000 il y a dix ans, ils ne restent plus que 100.000 dont seulement 50.000 catholiques. Or, le jour où, la paix revenue dans cette région, il faudra bien discuter du statut des lieux saints, quelle voix s'élèvera alors pour soutenir les droits de l'Eglise si tous les Arabes catholiques ont quitté la Terre Sainte ? Pour aider ceux-ci à demeurer sur leurs terres, la lieutenance de chaque pays où l'ordre est représenté a adopté une commune et, comme la lieutenance de France le fait pour celle de Taybeh, prend à sa charge dans la mesure de ses moyens : école, dispensaire, bibliothèque, crèche et même séminaire (la formation d'un séminariste à Beit Jala coûte 3.000 francs français par an). Notre arrivée à Taybeh me rappela tout à fait l'accueil qui nous était jadis réservé dans les tribus de l'Atlas marocain, notables endimanchés, enfants des écoles, cavaliers caracolant nous attendaient à la limite de la commune, et ces derniers escortèrent notre car jusqu'au centre du village où la population était rassemblée autour du curé arabe (en soutane, bien sûr).

Après avoir procédé à la bénédiction des deux tracteurs offerts par l'ordre à la commune, un imposant cortège se forma pour gagner l'église où fut célébrée une messe solennelle en arabe, les chevaliers en grand manteau de l'ordre entourant l'autel. Après la messe, un plantureux déjeuner au menu strictement local (à l'exception de la bière) nous fut offert par la population, au cours duquel j'eus l'occasion de m'entretenir assez longuement avec deux notables dont l'un a actuellement un de ses fils au C.H.U. de... Rennes. Puis il nous fallut assister à la distribution des prix de l'école, émaillée de chants, saynettes et compliments exprimés en arabe, à l'exception d'une adresse en français au lieutenant de France, le général de Chizelle, qui y répondit en arabe. La séance terminée nous avons visité l'ermitage du R.P. de Foucauld, le dispensaire dont le médecin arabe catholique originaire du lieu est en partie rémunéré par l'ordre, la bibliothèque, hélas ! encore trop peu fournie, et l'atelier de broderie, avant que ne fut prise la « photo de famille » et que, par Ramallah, nous rejoignions en fin de soirée Jérusalem. Le consul général de France, qui nous avait rejoints le matin à Taybeh, fut notre invité au repas du soir et prolongea cette soirée en nous exposant son point de vue sur la situation politique, économique et sociale locale, un débat fort instructif s'instaurant entre nous à cette occasion.

Le lendemain, vendredi 22, fut réservé à une visite du mont des Oliviers et de ses environs, une messe fort émouvante étant célébrée dans la basilique de l'Agonie, tandis que dans l'après-midi nous effectuions le Chemin de la Croix par la via Dolorosa. Après dîner, une sœur dominicaine de la communauté de Saint-Leu de Paris, actuellement détachée à la faculté hébraïque de Jérusalem, en vue de présenter une licence d'hébreu, nous fit un exposé sur « le monde étudiant de Jérusalem », fort intéressant certes, mais qui ne manqua pas de soulever de vives controverses tant sur son contenu que sur la personnalité de son auteur.

Le samedi, après avoir traversé rapidement Hébron, ville fréquemment secouée par les attentats, nous avons longuement visité Bethléem où nous avons déjeuné

avant de nous rendre à l'hôpital français, au séminaire de Beit Jala et à l'université. De retour à Jérusalem, le R.P. Mendevielle, vicaire général du patriarche latin, nous fit après dîner un exposé sur la situation locale telle qu'il l'a vue évoluer durant son long séjour, et nous fit part de ses inquiétudes pour l'avenir. Le lendemain dimanche 24, ce fut pour nous une journée tout à fait exceptionnelle. Partis dès 7 heures de Jérusalem, nous atteignons, par la route et sous un ciel éclatant, Saint-Jean-d'Acre vers 10 heures, pour y entendre la messe célébrée pour nous par S.B. le patriarche byzantin dans le rite qui lui est propre. Puis, après une brève visite des ruines rappelant à la fois les exploits et les difficultés des Croisés, suivie d'un déjeuner pris à la hâte, nous avons rejoint Haïffa, pour participer, à partir de là, à la procession annuelle de toutes les paroisses catholiques de Galilée jusqu'à Notre-Dame-du-Mont-Carmel. Sur une route de 5 kilomètres en lacets dominant la magnifique baie d'Haïffa brillant au soleil, près de 8.000 Arabes catholiques suivaient en procession la statue de la Vierge portée par huit solides gaillards qui précédaient les patriarches latin, byzantin et orthodoxe encadrés par les chevaliers du Saint-Sépulcre, en manteau de l'ordre. Une foule considérable de Juifs, massés sur les bords de la route, regardait passer cette procession d'Arabes catholiques sans que nous ayons pu déceler le moindre sentiment d'hostilité, de mépris ou seulement de dédain. Le service d'ordre israélien qui avait fait dégager tous les véhicules sur cet itinéraire, assurait, avec discrétion mais efficacité, la circulation et il n'y eut à notre connaissance pas le moindre heurt, pas le moindre cri hostile, alors que s'élevait ainsi pendant près de deux heures l'Ave Maria de Lourdes, chanté en arabe : « Ma salem a Myriam ». Bouleversés par cette manifestation de foi catholique à laquelle nous venions de participer, notre retour à Jérusalem, bien que tardif, fut marqué chez chacun de nous par une joie profonde.

La fatigue de cette journée fut vite oubliée, et dès le lendemain nous reparlions pour « un jour dans le désert » qui débuta par la visite détaillée des ruines de Qumran, à proximité desquelles furent découverts, le 1<sup>er</sup> avril 1947, les fameux « manuscrits de la mer Morte » dont l'étude, toujours en cours, constitue un apport considérable dans les recherches effectuées sur l'Ancien que sur le Nouveau Testament.

De là, par Ain Gueddi (et la source de David) nous avons gagné la célèbre colline de Massada, vaste plateau rougeâtre de 600 sur 350 mètres, dominant les environs de près de 400 mètres, qui vit le suicide collectif des résistants juifs à l'occupation romaine en l'an 70 après Jésus-Christ. Les Romains, après avoir utilisé leurs prisonniers juifs à élever un plan incliné en terre permettant de pousser leurs béliers au pied d'une des murailles sous les regards désespérés des occupants se refusant à tuer leurs coreligionnaires, firent une brèche par laquelle ils envahirent la place qu'ils trouvèrent jonchée de cadavres. Deux vieilles femmes seulement, cachées dans une caverne survécurent qui racontèrent la fin des défenseurs après l'exhortation enflammée d'Eléazar : « Nous avons encore le libre usage de nos mains et de nos épées, mourons avant de devenir des esclaves de nos ennemis ; quittons le monde avec nos enfants et nos femmes... » Chaque soldat immola sa propre famille, dix d'entre eux furent élus pour tuer les autres, le dernier se donnant la mort auprès des siens après avoir incendié le palais. De Massada nous nous sommes rendus à Arad, à 30 kilomètres à l'est de Beersheva où deux sites très anciens ont été récemment minutieusement explorés, l'un, la ville du bronze (2500 - 2700 av. J.-C.), l'autre, une forteresse de l'âge du fer. Plus de 200 tessons inscrits en hébreu et en araméen permettent de suivre la vie de cette cité : liste de noms, de troupes, inventaires de produits tels que vin, huile, farine, fiches d'archives royales, ordres de livraison ; tous ces documents permettant de conclure que la chaleur du désert n'empêchait pas la cité de vivre et de commercer. Sa proximité de la mer Morte, où ont été récemment implantées plusieurs usines d'extraction de produits divers (potassium, sodium, magnésium, iode, sulfate...), a suscité un rapide développement de cette petite ville qui compte aujourd'hui plus de 20.000 habitants. Nous y avons fort agréablement déjeuné dans un restaurant dont le propriétaire est un Juif de Tetouan et l'épouse... une Lyonnaise. J'ai pu m'entretenir avec eux des problèmes que leur pose l'incertitude du lendemain, même dans les régions faisant partie de l'Etat d'Israël actuel depuis sa création. Après avoir entendu la messe célébrée par le R.P. Delalande, à proximité du puits d'Abraham, dans un site désertique, une pierre plate servant d'autel, le grand silence de la nature n'ayant été troublé que par le passage rapide d'un

avion de chasse israélien, nous avons visité l'une des fouilles du Tell Arad. Au pied de celle-ci, j'ai pu m'entretenir quelques instants avec un bédouin, et ses deux enfants, faisant paisiblement paître son maigre troupeau (trois moutons et deux chèvres) qui, pour quelques jours, avait trouvé le calme auprès d'une petite source permettant à trois oliviers chétifs de survivre. Il m'a affirmé avec force préférer cette vie nomade à celle des ouvriers de la ville proche dont il me parlait avec le mépris des bédouins pour les sédentaires. En longeant la ville de Beersheva nous reprenions alors la route de Jérusalem par Hébron où le seul arrêt « shopping » du voyage permit à quelques-uns d'entre nous d'emporter en souvenir des poteries et verreries d'un bleu vert très caractéristique de l'artisanat local. Nous retinmes à dîner le R.P. Delalande auquel nous fîmes une haie d'honneur lorsqu'il prit congé de nous, après que le général de Chizelle l'eût de notre part chaleureusement remercié de nous avoir si généreusement fait bénéficier de sa connaissance des lieux, des gens et des choses de ce pays, dans un langage toujours précis tout en étant imagé, ne manifestant aucune impatience devant les questions qui lui étaient fréquemment posées, excusant toujours d'un large sourire les faiblesses des uns et des autres, ayant tout au long de ce voyage élevé nos propos au niveau des siens, notre spiritualité presque à hauteur de la sienne.

Mais le rêve était près de finir puisque, levés le lendemain mardi 26 avril à 6 heures, nous assistions une dernière fois à la messe en Terre Sainte, en la basilique même du Saint-Sépulcre où l'office de 7 heures nous avait été réservé.

Sur le chemin de l'aéroport de Lod (Tel Aviv), nous prenions un dernier « bain de spiritualité » auprès des cisterciens du monastère d'Abou-Gosch où je pus m'entretenir assez longuement avec l'un des jeunes moines ami du R.P. Joël Philippon, fils de mon ami d'enfance l'amiral, décédé en octobre dernier. Il me fit part des contacts que ses confrères et lui-même avaient régulièrement avec les jeunes juifs et musulmans de la cité, sur demande de ceux-ci, et les renseignements qu'il me donna confirmaient les impressions que j'avais ressenties tout au long de ce périple.

De Lod par les Austrian Air Lines nous avons le soir même rejoint Paris vers 21 heures, après une brève escale à Vienne.

Mon troisième voyage en Terre Sainte était terminé. Il s'est situé certes sur un tout autre plan que les deux premiers, effectués en 1963 et 1964 en tant qu'attaché militaire en Iran et en Afghanistan, et m'a permis grâce au cadre dans lequel il s'est déroulé non seulement d'approfondir et de préciser les connaissances que j'avais des origines de ma religion, mais aussi de me rendre compte sur place de l'extraordinaire vitalité de l'Etat d'Israël qui, à juste titre, estime constituer contre le communisme le dernier rempart d'un Occident qui, par laxisme, sombre dans un pacifisme suicidaire.

Certes, pour assurer sa survie, Israël a enfreint et continue d'enfreindre certaines lois internationales et ne respecte pas les décisions prises par l'O.N.U. Mais qui, après s'être rendu sur place, peut encore douter de la nécessité pour cet Etat de « tenir » le sud du plateau du Golan et la Cisjordanie jusqu'au Jourdain ?

Bien sûr, le problème des arabes palestiniens subsiste, mais en tant que catholique et, qui plus est, chevalier du Saint-Sépulcre, il m'est apparu au cours de ce voyage que nous devions aider au rapprochement des Arabes catholiques et des Juifs. Nul ne peut en effet ignorer que par l'intermédiaire des « fondamentalistes musulmans » d'Iran et de Lybie, « l'Islam dur » cherche à déstabiliser l'Etat d'Israël et l'on en trouve des preuves concrètes jusque dans le détail de la vie quotidienne, telle cette prime de vingt dollars par mois versée par les partisans du colonel Khadafi à toute musulmane de Jérusalem acceptant de porter le tchador d'une manière permanente. Aussi comprend-on mieux, compte tenu de l'exiguïté territoriale de cet Etat et de la menace dont il est continuellement l'objet, qu'il se tienne en permanence en état d'alerte grâce aux informations transmises toutes les heures par la radio officielle diffusée tant dans les transports publics que dans les grands magasins et dans les kibboutz, mais aussi que les pionniers qui ont construit l'actuel Israël souhaitent éviter à leurs enfants de vivre des années aussi difficiles et dangereuses que celles qu'ils ont eux-mêmes vécues. Une certaine lassitude apparaît chez les gens mobilisables (et ici hommes et femmes). Les nombreuses alertes, mobilisations partielles, périodes d'entraînement, sans compter les combats ont calmé les enthousiasmes. Des parents juifs originaires d'Afrique du Nord

ont appris l'arabe à leurs enfants « pour que ceux-ci puissent vivre un jour au calme au Maghreb en étant compris de leur entourage ». Et tous ces « fatigués de la guerre » sont, à mon avis, prêts à vivre en bonne intelligence avec des Arabes catholiques eux-mêmes anxieux de leur avenir sur place.

Exacerbé par les agissements de l'O.L.P. et les efforts de déstabilisation entrepris par les « fondamentalistes musulmans », le gouvernement israélien pourrait un jour décider de « vider son territoire » de tous les Arabes qui y vivent encore. Il nous faut, à mon avis, travailler pour qu'au cas où cette éventualité se réaliserait les Arabes catholiques soient exclus de cette mesure et demeurent sur leurs terres, ne serait-ce que pour préserver les droits des chrétiens en Terre Sainte. Il nous faut pour cela aider ceux-ci moralement et matériellement certes, mais il nous faut aussi les « conseiller » dans les rapports qu'ils se doivent d'entretenir avec l'administration israélienne et leurs voisins juifs.

Ceux qui ont vécu de longues années en Afrique du Nord, d'où sont issus nombre d'habitants actuels d'Israël, savent que la cohabitation des musulmans et des Juifs peut exister malgré les difficultés qu'elle engendre parfois ; elle m'est apparue plus facile à réaliser avec des Arabes catholiques.

Après ces quelques jours passés en Terre Sainte, je souhaite pouvoir vérifier plus en profondeur l'opinion que je me suis faite concernant la possibilité de cohabitation pacifique entre Juifs et Arabes catholiques, en effectuant pour cela un séjour prolongé dans la commune de Taybeh et ses environs, afin de vivre au milieu des habitants pour mieux les connaître afin de mieux les comprendre pour les aider plus utilement dans tous les domaines.

A l'an prochain à Taybeh... inch Allah ! (si Dieu le veut).

Le Méjean, le 31 mai 1983.

Général FEAUGAS.

N.D.L.R. — Les conclusions ci-dessus n'engagent que la seule responsabilité de l'auteur, qui souhaiterait connaître sur ce sujet l'opinion de camarades ayant séjourné en Israël ces derniers mois (de Mareuil, Jenny...). Il les en remercie d'avance.



Le retraité

## Humour et poésie

### Souvenirs de Corse (1943-1944)

Ces versicules, commis pendant nos diners de popote, amuseront peut-être les excellents cadres français, tous en retraite aujourd'hui, dont j'avais la joie de partager la « Guerre en Corse ».

#### CANTONNEMENTS

C'était bien des ensorceleuses...

Est-il vrai que tu cajolas

La plus belle de nos logeuses ?

Pauvre Dubus d'Albajola !

Au grand concours de notre troupe,

Courses et tir... on saute en groupe...

Jamais trop loin, jamais trop haut,

Pour l'ardent ami Pascouaud,  
Calenza et ses marlous !  
Mais vous parfumez les vents doux,  
Filles nues sous vos longs visons !  
Et le bon Bettini s'égara  
Dans les bois de Calenzana,

(Envoi pour le capitaine de Rosemont, mon adjoint, alors maire de Beaufort-en-Vallée, sur le Continent, dont la rude mission, la paix dans l'île retrouvée, était — au nom de notre goum et au bistrot — de tenir tête aux maires corses locaux) :

Allez, Monsieur le Maire,  
Monsieur le Maire à Erbalunga,  
Encore une bouteille  
De votre vin de Barbaggio, s'il vous plaît !  
Il nous reconforte.

### LUMIO

Lumio, pays de la lumière...  
Tu es mirage, en vérité,  
Ton instituteur se croit maire,  
Ton maire est un vrai député...  
Ton vin se verse goutte à goutte...  
C'est un vin pourtant si vanté !  
Mais Monsieur le Maire a la goutte,  
Et ménage notre santé.

Guy de MAREUIL,

59° goum, 1<sup>er</sup> tabors, 2° G.T.M.



## Le retraité

Chaque nouveau matin tu renaiss à la vie,  
Voici que s'offre à toi, sublimant chaque instant,  
Un projet, un désir, une idée, une envie,  
L'amour qui t'accompagne ou celui qui t'attend.  
Maître de ton esprit, évitant tout orage,  
Devenu sage enfin, riche de ton passé,  
Tu reprends une étude ou repars en voyage,  
D'horizons inconnus tu n'es jamais lassé.  
Tu penses sans tarder à l'œuvre qui s'achève,  
Au tableau que tu peins, au livre qui s'écrit,  
A ces vers entamés où s'ébauche ton rêve,  
Au buste modelé que tes doigts ont pétri.  
Tes souvenirs d'antan sont le plus beau poème  
Récité par ton cœur qui les revit encor.  
Jours de combats ardents, jours bénis où l'on aime,  
Symphonie émouvante aux sublimes accords.  
Tu n'as pas oublié ce que tu dois aux autres,  
A ceux qui dans leur chair ou leur cœur ont souffert,  
Ceux qu'affligent des maux qui ne sont pas les nôtres,  
Dans des pays lointains, au milieu d'un enfer.

Sache donc dispenser à tel vieux camarade  
 Qui reste seul, malade, abandonné des siens,  
 Les mots qu'il attendait, suivis d'une accolade,  
 Ton passage amical reste son seul soutien.  
 De plus en plus surpris par l'aventure humaine,  
 Ce problème obsédant que nul n'a résolu,  
 Meurtri de voir partout la violence et la haine  
 Tu sens grandir en toi ta soif de l'absolu.  
 Si, désorienté, parfois tu t'interroges  
 Sur le sens de la vie et demeures muet  
 Tandis que le temps va, que tournent les horloges,  
 En relisant Pascal, Teilhard ou Bossuet,  
 Si nul de leurs propos n'arrive à te convaincre,  
 Si tu te sens toujours dans un brouillard épais,  
 Si l'angoisse te prend, réponds-lui, pour la vaincre :  
 « J'ai fait ce que j'ai dû. Je peux partir en paix. »

Docteur Henri DUPUCH.

Amicale des collectionneurs de timbres  
 historiques  
 Provence - Côte d'Azur

## Dernières nouvelles sur le procès de béatification du père Charles de Foucauld

Dans la partie bibliographique du bulletin 88 de *La Koumia*, avril 1983, Pierre Grenaud a dit tout le bien qu'il pensait du livre de Marguerite Castillon du Perron, sur la vie de Charles de Foucauld dont elle a évoqué le procès de béatification.

La cause de béatification n'a été introduite effectivement que le 13 avril 1978 par le pape Paul VI, peu de temps avant sa mort.

Depuis, la cause a continué à suivre son itinéraire normal et, le 18 mai 1979, a été rendu le décret de « non culte ».

Le 17 novembre 1979, le pape Jean-Paul II a dispensé de faire une nouvelle instruction pour le procès apostolique du père de Foucauld. En revanche, la postulation devra présenter un rapport en trois parties dont il ne peut être donné ici le détail.

Nos lecteurs qu'intéresserait ce sujet peuvent s'adresser

- soit à notre ami Maurice Rault, La Banette 44, 83270 Saint Cyr sur Mer ;
- soit à Mgr Bernard Jacqueline, postulateur de la cause du père de Foucauld,

Les Sablons, route de la Corniche, 50270 Barneville Carteret.

## AVIS DIVERS

### Le Bivouac

## Amicale des collectionneurs de figurines historiques Provence - Côte d'Azur

Notre amicale est née le 16 décembre 1978, au cours d'une rencontre organisée à l'occasion d'une exposition de figurines, dans le cadre historique de la Tour de Balaguier, Musée naval municipal de la ville de La Seyne-sur-Mer, par une douzaine de membres marseillais, aixois et toulonnais de « La Sabretache », désireux de voir se créer dans le Midi de la France une animation dans les domaines de la figurine et de l'histoire. Mais ce n'est que le 22 février 1980 que notre association a vu le jour officiellement, comme le prouve son acte de naissance publié dans le **Journal officiel** de la République française du 2 mars 1980, n° 53, page 2298.

Le nom de « Bivouac », qui est le symbole de notre société, a été choisi parce qu'il nous a semblé contenir ce que nous voulions que soit notre club : un ensemble d'amis groupés autour d'une passion aussi unique et diverse à la fois que le feu qui les rassemble.

Vous trouverez au Bivouac des figurinistes, des collectionneurs de figurines, des amateurs d'histoire, des documentalistes, des amateurs de militaria, d'armes, d'iconographie, de maquettes, etc.

Ne croyez pas cependant que nous ne sommes intéressés que par les uniformes ; le costume sous toutes ses formes nous passionne aussi, de même que les matériels, les instruments, les moyens de transport, l'architecture, l'ameublement, etc.

Depuis 1978, notre Bivouac a grandi et s'il n'a pas atteint la taille de « La Sabretache », il peut déjà se comparer aux autres associations régionales françaises ou étrangères. Fin 1979, nous étions 60, 110 en 1980 et plus de 150 en décembre 1981, dont une bonne proportion de femmes et de jeunes. Nous avons atteint notre 200<sup>e</sup> adhérent. Les feux de nos bivouacs brillent désormais dans la Drôme, les Alpes-de-Haute-Provence, les Hautes-Alpes, les Alpes-Maritimes, le Vaucluse, le Var, les Bouches-du-Rhône, le Gard et l'Ardèche. Certains de nos collègues résident dans la région parisienne ou d'autres régions de France; quelques étrangers se sont joints à nous.

Nous avons pensé aussi qu'il serait bon d'établir des relations étroites avec nos amis des pays voisins ou lointains, en procédant à des jumelages ; dans le but de favoriser les échanges, les visites, les relations personnelles. C'est déjà chose faite avec des clubs anglais, canadien et américain ; d'autres sont en cours avec des amicales espagnoles, italiennes et allemandes.

Nos activités sont multiples : rencontres locales et réunions d'ensemble, repas en commun, échanges, enseignements, conférences, expositions locales ou régionales...

Depuis 1980, nous publions un **Bulletin documentaire**, à raison de trois numéros par an, en espérant pouvoir en augmenter la fréquence dès que possible.

Nous avons le projet d'organiser des voyages collectifs d'information, en France ou vers les pays voisins, des visites de grands musées, de lieux historiques.

Vous connaissez maintenant un peu le Bivouac, il ne tient qu'à vous de l'apprécier et de le faire prospérer en venant nous rejoindre autour de son feu, auquel vous pourrez ajouter votre part de passion pour qu'il brûle plus fort et plus clair.

Si vous désirez adhérer à notre amicale ou obtenir des renseignements plus complets, avant de vous décider, vous pouvez écrire ou téléphoner à l'adresse suivante : Le Bivouac, 53, rue du Docteur-Barrois, 83000 Toulon. Tél. : (16-94) 46-50-60.

### RÉPONSES AUX AVIS DE RECHERCHE... HELAS I DEMEURÉES SANS RÉPONSE

Le secrétariat général reçoit, de temps à autre, les doléances de membres de la Koumia qui, ayant, à la lecture d'un avis de recherche, aimablement donné le renseignement demandé, ou s'étant entremis pour le faire obtenir, n'ont jamais reçu de réponse, de la part du solliciteur.

Cette négligence risque de décourager les meilleures volontés. Aussi, la rédaction du bulletin engage vivement les chercheurs à scrupuleusement accuser réception aux informateurs bénévoles des renseignements reçus. Sans faire de reproche personnel à quiconque, elle souhaite que les défailnants qui se reconnaîtraient veuillent bien faire amende honorable envers leurs correspondants.

### VENTE DE CHARITÉ DE L'ASSOCIATION NATIONALE

#### « LES PARENTS DES TUÉS »

Mme Brault-Chanoine nous informe que l'Association nationale « Les Parents des Tués », 14, rue de Clichy, 75009 Paris, Tél. : 526-38-08, dont elle est la secrétaire générale, organise une vente de charité au profit de ses œuvres sociales.

Cette vente aura lieu les 19 et 20 octobre prochain à l'hôtel Lutetia, boulevard Raspail, Paris. Ouverture le mercredi 19 à 14 heures. Mme Brault-Chanoine serait très heureuse d'accueillir à cette vente un grand nombre d'anciens goudriers et leurs familles domiciliés dans la région parisienne.

Des inscriptions peuvent être adressées à l'Association pour le sympathique dîner du mercredi soir (prix : 90 F).

### RECHERCHE DE SECRÉTAIRE

Le secrétariat général de la Koumia recherche dès maintenant, si possible dans les familles de ses membres ou celles des descendants, une secrétaire-dactylographe à temp partiel — en principe deux demi-journées par semaine. Une connaissance de base de l'armée, et du Maroc est souhaitable. Pour tous renseignements, prière de s'adresser au siège, 14, rue de Clichy, Paris-9<sup>e</sup>, le mardi ou le vendredi de 15 heures à 18 heures. Tél. : 874-52-93.

## LOIS ET DÉCRETS

« **Journal officiel** » du 29 janvier 1983 (page N.C. 1191). — Circulaire du 11 janvier 1983 pour l'application des dispositions de l'ordonnance 82-297 portant modification du Code des pensions civiles et militaires de retraite et relative à la cessation d'activité des fonctionnaires et agents de l'Etat et des établissements publics de l'Etat à caractère administratif.

« **Journal officiel** » du 19 mars 1983 (page 819). — Décret 83-208 du 17 mars 1983 (Solidarité nationale) pris pour l'application de l'article 23 de la loi 82-599 du 13 juillet 1982. Cet article 23 de la loi permet, sous certaines conditions, la prise en compte par le régime général de la Sécurité sociale, des annuités militaires lorsque les intéressés ne reçoivent pas de pension ou de solde de réforme pour des services antérieurs au 20 janvier 1950.

« **Journal officiel** » du 8 avril 1983. — Décret 83-281 du 7 avril 1983 modifiant la valeur des points relatifs aux traitements des fonctionnaires à compter du 1<sup>er</sup> avril 1983 (page 956).

« **Journal officiel** » des 4 et 5 juillet 1983 (page 2045). — Décret portant majoration de la rémunération des personnels civil et militaire de l'Etat à compter du 1<sup>er</sup> juillet 1982.

« **Journal officiel** » des 4 et 5 juillet 1983 (page 2031 à 2044). — Décret portant élévation à la dignité de grand officier, promotion et nomination dans l'ordre national de la Légion d'honneur.

« **Journal officiel** » du 14 juillet 1983 (page 2186 à 2194). — Décret portant promotion et nomination dans l'ordre national de la Légion d'honneur.

« **Journal officiel** » du 23 juillet 1983 (page 6838 à 6874). — Décret portant promotion et nomination dans l'ordre national du Mérite.

### DISPENSE DU FORFAIT HOSPITALIER EN CE QUI CONCERNE LES PENSIONNÉS DE GUERRE

Une loi du 19 janvier 1983, publiée au **Journal officiel** du 20, met à la charge des personnels hospitalisés le paiement forfaitaire d'une somme de 20,00 F par jour sans remboursement par les régimes divers de Sécurité sociale. (Décret d'application du 31 mars, publié au **Journal officiel** du 1<sup>er</sup> avril 1983.)

Le secrétaire d'Etat, chargé des Anciens Combattants, a obtenu que **tous les pensionnés de guerre** soient dispensés du paiement de ce forfait pour toute période d'hospitalisation.

Ainsi les droits des pensionnés de guerre seront respectés. Ceux d'entre eux qui seront hospitalisés pour des affections pensionnées verront ce forfait pris en charge par l'administration des Anciens Combattants. Quant aux hospitalisations par suite d'affections étrangères à celles ouvrant droit à pension de guerre, le forfait sera pris en charge par l'administration de la Sécurité sociale.

En cas de difficultés de la part des établissements hospitaliers les intéressés devront en informer l'office départemental du secrétariat aux Anciens Combattants dont ils dépendent.

QUESTION DE LA MENSUALISATION DES PENSIONS  
SUR LE RESEAU FERRE TATISN

L'article 62 de la loi de finances pour 1975, loi promulguée le 30 décembre 1974, prévoyait la mensualisation du paiement des pensions. Cette mensualisation devait se faire progressivement à compter du 1<sup>er</sup> juillet 1975 et être terminée au bout de cinq ans.

Il y a donc plus de huit ans de cela. Bien qu'il n'y ait aucun obstacle technique à la réalisation de ce paiement puisque les personnels ont été formés et l'équipement informatique mis en place, 37 p. 100 des pensionnés de l'Etat sont encore payés trimestriellement.

**Bilan de la mensualisation**

Date	Nombre de pensionnés	% total des pensionnés	Nombre cumulé des pensionnés	Cumul des pourcentages
1-04-1976	82.000	3,9		
1-10-1976	142.000	6,7	224.000	10,6
1-02-1977	174.000	3,5	298.000	14,1
1-02-1978	221.000	10,4	519.000	24,6
1-01-1979	202.000	9,4	721.000	34,1
1-01-1980	270.000	12,8	991.000	46,9
1-01-1981	127.000	6	1.118.000	52,9
1-01-1982	178.000	8,4	1.296.000	61,3
1-01-1983	36.000	1,7	1.332.000	63

**Départements restant à mensualiser au 1<sup>er</sup> janvier 1983**

- Centre de Paris : Paris, Yvelines, Essonne, Hauts-de-Seine, Seine-Saint-Denis.
  - Centre de Créteil : Val-de-Marne, Seine-et-Marne.
  - Centre de Lille : Nord, Pas-de-Calais.
  - Centre de Limoges : Haute-Vienne, Charente, Charente-Maritime, Corrèze, Creuse, Deux-Sèvres, Vienne.
  - Centre de Marseille : Bouches-du-Rhône, Alpes-de-Haute-Provence, Hautes-Alpes, Vaucluse.
  - Centre de Montpellier : Aude, Gard, Hérault, Lozère, Pyrénées-Orientales.
  - Plus les départements du Var et du Finistère.
- Coût estimé de l'opération : 3 milliards de francs.

## QUESTION DE LA GRATUITÉ DE TRANSPORT DES VEUVES DE GUERRE SUR LE RÉSEAU FERRÉ ITALIEN

### Réponse du secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants

« Monsieur le Président,

« Vous aviez bien voulu appeler à nouveau mon attention sur les veuves de guerre dont le mari est inhumé en Italie et qui souhaitent bénéficier de la gratuité de transport sur le réseau ferroviaire italien.

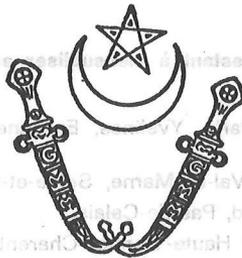
« Ainsi que je vous le précisais le 10 mars dernier, j'ai fait procéder à une étude attentive de votre requête.

« Cependant, je dois vous confirmer les termes de ma première réponse du 4 novembre 1981, les accords passés entre la France et l'Italie ne permettant pas la prise en charge de ces frais.

« De plus, lorsque les sépultures dont mon département a la charge sont situées dans des Etats n'ayant pas passé de convention avec notre pays (Yougoslavie, Turquie, Grèce, etc.), seul est délivré un permis en 1<sup>re</sup> classe, du domicile du requérant jusqu'au port ou à l'aérodrome d'embarquement et vice-versa. Dans ce cas, les frais de parcours hors frontière restent totalement à la charge des pèlerins.

« Tout en reconnaissant la générosité de votre démarche, je me trouve malheureusement privé du moyen de la satisfaire pour le moment.

« Avec mes regrets de ne pouvoir vous faire une meilleure réponse, je vous prie d'agréer, Monsieur le Président, l'expression de mes sentiments les meilleurs. »



## Avantages tarifaires accordés par la R.A.T.P. et la S.N.C.F.

MINISTÈRE  
DES ANCIENS COMBATTANTS

Paris, le 17 janvier 1983.

Le préfet, directeur général de l'Office national,

à Madame et Messieurs les préfets, commissaires de la République (services départementaux de l'Office national des anciens combattants et victimes de guerre).

**OBJET :** Avantages tarifaires accordés par la R.A.T.P. et la S.N.C.F.-banlieue aux mutilés de guerre de la région Ile-de-France ayant un taux d'invalidité compris entre 10 p. 100 et 20 p. 100.

**REFERENCES :** Décision du 14 décembre 1981 du conseil d'administration du Syndicat des transports parisiens. — Décision du préfet, commissaire de la République de la région Ile-de-France du 30 avril 1982. — Lettre-circulaire n° 47-713 du 26 mai 1982 du ministre des Anciens Combattants.

J'ai l'honneur de vous faire connaître que, depuis le 15 juin 1982, les invalides de guerre dont le taux d'invalidité est égal ou supérieur à 25 p. 100, et qui sont titulaires de la carte d'invalidité de l'Office national des anciens combattants, n'ont plus à solliciter la délivrance ou le renouvellement de la carte de priorité. La carte d'invalidité justifie, à elle seule, la concession à son titulaire des avantages tarifaires prévus par la décision du 14 décembre 1981 du conseil d'administration du Syndicat des transports parisiens et l'accès prioritaire sur les réseaux de la R.A.T.P. et de la S.N.C.F.-banlieue.

Seuls les invalides de guerre ayant un taux d'invalidité compris entre 10 p. 100 et 20 p. 100 et étant domiciliés dans la région des transports parisiens, ou dans une commune d'Ile-de-France située hors de cette région s'ils se déplacent dans celle-ci pour des raisons professionnelles, doivent justifier de la carte de priorité de la préfecture de police pour bénéficier d'une réduction de 50 p. 100, du surclassement et de l'accès prioritaire sur les réseaux de la R.A.T.P. et de la S.N.C.F.-banlieue.

Ils doivent s'adresser soit au bureau militaire de leur mairie pour une première demande (la carte de priorité sera attribuée après avis d'une commission médicale), soit à la préfecture de police de Paris, salle Pradeau, 3, rue de Lutèce, 75004 Paris, pour un renouvellement (du 10 janvier 1983 au 1<sup>er</sup> avril 1983, sur présentation de l'ancienne carte, d'une photo, d'une photocopie du modèle 15 et d'une quittance de loyer ou d'électricité). La nouvelle carte est valable pendant dix ans.

Je vous prie de bien vouloir assurer la diffusion la plus large de ces informations auprès de nos ressortissants et de leurs associations.

Pour le préfet, directeur général,  
le sous-directeur,

Alain RICHARD.



# CONSEIL D'ADMINISTRATION DE L'ASSOCIATION DES DESCENDANTS DES MEMBRES DE LA KOUMIA

## MEMBRES D'HONNEUR FONDATEURS

Colonel CARRERE (†) - Colonel PICARDAT - Colonel LUCASSEAU

## MEMBRES FONDATEURS

Michel AUNIS - Georges BOYER de LATOUR - Catherine COUSIN, née LUCASSEAU - François DELHUMEAU - Florence LECHAT, née de MAREUIL - Chantal L'HERITIER, née FEUGAS - Francine de LIGNIERES, née PICARDAT - Hélène de LIGNIERES - Max de MAREUIL - Michel PASQUIER.

## MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

— Président	: Georges BOYER de LATOUR	(90) 53-63-50
— Vice-présidente	: Francine de LIGNIERES	(1) 651-36-17
— Vice-président	: Robert COUDRY	(1) 326-70-96
— Secrétaire générale	: Antoinette-Marie GUIGNOT	(1) 260-29-98
— Trésorier	: Michel PASQUIER	(47) 50-94-49
— Administrateur	: Jean BERTIAUX	(86) 62-20-95
— Administrateur	: Maëva HOVASSE	(1) 842-28-46
— Administrateur	: Jean-Francis CARRERE	(6) 957-65-62
— Administrateur	: Guy ADAM	(3) 639-10-47
— Administrateur	: Hubert CHANOINE	(1) 578-82-34
— Administrateur	: Cyril VILLERBU	(84) 40-17-63

La cotisation pour l'année 1983 .....	20 F
Abonnement au bulletin de la KOUMIA pour l'année 1983 ..	60 F
	<hr/>
	80 F

Chèque à libeller au nom de l'Association des Descendants des membres de la Koumia et à adresser à :

Georges BOYER de LATOUR, président,  
Les Magatis, 69, rue de l'Acacia,  
13300 SALON DE PROVENCE

**UNION SÉCURITÉ**

13, rue Sainte-Croix de la Bretonnerie  
75004 PARIS - Tél. : 887-21-86 + 30-22

**M. LESAING, Directeur**

**Chaussures - Bottes - Vêtements - Lunettes - Ceintures - Casques**  
**Gants de protection - Civières - Boîtes à pansements**

**FOURNISSEUR DE GRANDES INDUSTRIES**

**Philippe POULIN**

**MASSEUR - KINESITHEREPEUTE**

Diplômé d'Etat

Agréé par la Sécurité sociale

**160, Grande-rue**

**Tél. 626-19-49 92310 SEVRES**